



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22^e ANNÉE.

N^o 6.

JUIN 1879.

Considérations sur le matérialisme

1^o AU POINT DE VUE DE SES ASSERTIONS (Suite).

C'est chose bientôt faite que de se prétendre matérialiste ; mais il est plus difficile de dire, d'expliquer et de justifier pourquoi on ne l'était pas hier, pourquoi on l'est aujourd'hui et comment on l'est devenu.

Je n'entends d'ailleurs parler ici qu'au point de vue scientifique ; car, au point de vue moral, il n'est que trop aisé de comprendre pourquoi le *moi* humain ne demanderait pas mieux que d'être affranchi de toute domination ; c'est ce que nous examinerons dans la seconde partie.

Mais, en s'assujettissant à ne pas sortir du domaine exclusif de la science, ne faudrait-il pas tout au moins que le matérialisme essayât de nous faire comprendre comment, en dehors de la volonté d'une intelligence supérieure, il admet que la matière d'une part, la force physique de l'autre, ont été introduites dans le monde ; qu'il ne nous laissât pas à ce sujet dans le vague indéfini des hypothèses ; qu'il nous montrât que si, comme il le prétend, un dessein intelligent n'a pas présidé à cette introduction, il existe du moins intrinsèquement dans la matière, ainsi que dans la force, tout ce qu'il faut de spécial pour produire l'œuvre intelligente par excellence sur cette terre, la pensée. Je veux bien que, pour la faire vibrer, on tende la corde des suppositions, mais en tout il y a des limites, car, si l'on arrive jusqu'à la casser, où sera la tension susceptible d'engendrer le mouvement vibratoire ? Or, de ces deux éléments, la force et la matière, que savons-nous en ce qui concerne la production d'effets intellectuels ? rien du premier, rien du second. Et c'est cependant d'un si mince bagage qu'on voudrait faire procéder l'œuvre la plus remarquable de la création. Convenons que si le matérialisme affiche beaucoup trop de coercition quant au but final et souverain de la constitution qu'il nous propose, il se montre fort peu exigeant dans le choix des moyens qui servent de base à son mode de gouvernement.

Que nous apprend-il, par exemple, au sujet de la force ? Ni plus ni moins que ce que nous en savons tous au point de vue de la mesure de ses effets physiques. Ne faudrait-il pas cependant, puisqu'il

veut obtenir d'elle des effets intellectuels, qu'il nous dit ce qu'est cette chose qu'il a pu trouver dans la force, et que nous n'avons pas su y voir; en vertu de laquelle la force, tout en gardant le plus souvent sa nature purement physique, peut cependant quelquefois en prendre une spirituelle, et peut-être même, dans certaines circonstances, les posséder toutes deux simultanément? Pour ceux qui pensent qu'un effet intelligent ne peut être produit que par une cause intelligente, la demande est inutile, mais pour les matérialistes, non-seulement elle n'est pas indiscrete, elle est nécessaire et la réponse ne l'est pas moins. Que sera cette réponse qui jusqu'à présent n'a pas été faite? Après tout ce que j'ai dit, la chercher serait trop naïf de ma part. Que l'humanité se résigne donc à attendre jusqu'à ce que les oracles aient prononcé.

Quant à la matière, quoique nous puissions la voir, la toucher, tout n'est pas cependant aussi clair qu'on serait tenté de le croire au premier abord. En y réfléchissant bien, on trouve qu'il n'est guère possible de lui attribuer d'autre propriété essentielle que l'étendue, d'où résulte une idée d'exclusivisme de toute autre matière dans la même étendue, ce qu'on appelle l'imperméabilité. Mais tout cela est peu propre à nous donner l'intelligence d'une propriété constitutive de la matière en vertu de laquelle son étendue, plus ou moins aidée par la force physique, pourrait se changer en pensée. En vérité, on se serait appliqué de parti-pris à formuler d'incompréhensibles conceptions, qu'il eût été difficile de mieux réussir.

Remarquons d'ailleurs qu'en ce sujet il y a d'importantes distinctions à faire; par exemple, la lumière, le calorique ne sont-ils pas aujourd'hui moins matériels qu'on ne le supposait autrefois? N'avons-nous pas été conduits en physique à reconnaître qu'il y a des matières, ou du moins ce qu'on a supposé être uniquement matière, qui sont plus subtiles les unes que les autres, puisque les unes pèsent et que les autres ne pèsent pas? Il est même à remarquer que plus on a voulu s'avancer dans le terrain du matérialisme, plus on a été conduit à s'écarter de la matière ordinaire de laquelle, avec la meilleure volonté du monde, on n'a pu rien tirer, à la dédaigner, pour se rapprocher de la matière qu'avec les physiciens j'appellerai volontiers éthérée et surtout des matières électrique et magnétique. Or, comme avec celles-ci et les forces qui s'y rattachent on n'a pas encore su trouver de combinaisons susceptibles de reproduire les actes de la vie, autres que ceux qui se rattachent à la mobilité du corps et de ses parties, le matérialisme est nécessairement contraint de recourir à de nouveaux degrés de subtilité, d'éthérisation dont rien ne nous donne l'idée ici-bas. Qu'il coure à leur recherche, nous le voulons bien; mais tant qu'on ne nous aura pas appris ce qu'ils peuvent être et surtout par quels moyens ils peuvent produire, il n'y aura rien de justifié. Par l'expérience des faits du passé, on peut prévoir, avec une grande apparence de vérité, que de recherches en recherches, de déductions en déductions,

le matérialisme sera inévitablement conduit à reconnaître que les actes de la vie ne peuvent être attribués à aucune des choses ou des forces naturelles de ce monde, que c'est ailleurs que dans les agents terrestres qu'il faut en chercher le principe. Or, une fois ces agents exclus, que restera-il, je le demande, du matérialisme ? Il n'aura d'autre alternative que la révolte, ou la soumission à une intelligence supérieure à la sienne.

C'est en vérité une chose bien extraordinaire, on ne peut plus étonnante que de voir certains esprits, au lieu de reconnaître tout naturellement l'existence de ce qu'ils voient, d'affirmer la conscience de ce qu'ils sentent, s'ingénier à chercher les conceptions les plus compliquées, les plus bizarres, les moins logiques, pour expliquer, par d'invraisemblables hypothèses, ce que personne n'explique à la vérité comme causalité, pas plus eux que les autres, mais dont tout le monde comprend et accepte la rationalité comme conséquence.

Il en est qui ne se contenteront pas de reconnaître que la citrouille se développe près de terre et le gland dans les hauteurs, ainsi que nous l'apprend le bon La Fontaine qui n'y mettait pas tant de malice, mais qui, commençant par mettre de côté ce qui concerne la nature de la graine, la constitution de son germe et tout ce qui se rapporte aux conditions de la vie organique des végétaux, c'est-à-dire les éléments mêmes de la question, se consumeront en efforts pour se rendre compte des faits en question à l'aide de données tout autres que les véritables, les remplaçant par le jeu exclusif des seules forces qu'ils appellent physiques, par exemple : une chute d'eau, l'impulsion du vent, un coup de poing, une bouffée de vapeur, etc.

Pour ces personnes, l'aphorisme vulgaire et qui paraît généralement assez logique, qu'un effet intelligent ne peut qu'être le résultat d'une cause intelligente, pour ces personnes, dis-je, c'est là une proposition qui leur répugne, parce que tout esprit d'imagination inventive y est outrageusement mis de côté ; non, disent-elles, ce n'est pas assez entortillé pour être vrai, et elles s'empressent de courir après les complications.

C'est donc, suivant elles, ainsi que je l'ai indiqué plus haut :
« par le jeu d'actions concomitantes de beaucoup de substances
« matérielles douées de forces ou de propriétés, que se produit la
« pensée. »

Voyez comme ces mots : *ou de propriétés* deviennent explicatifs par le fait de cette grande généralité qui ne saurait s'abaisser à rien spécialiser, comme ils vous font assister, par cela même qu'ils s'abstiennent de toute désignation, à la naissance de la pensée ; que dis-je, à sa naissance ! c'est aussi à son développement qu'ils vous initient, à ses phases successives, à son épanouissement complet ou à son déclin. Et puis, ne comprenez-vous pas, après avoir lu une si limpide définition, ne comprenez-vous pas d'instinct le jeu de ces actions concomitantes qui tantôt vous font penser blanc, tantôt

vous font penser noir, parce que, sans doute, parmi les substances matérielles qui les accompagnent, il y en a de différentes couleurs ? On ne le dit pas, il est vrai, mais comment pourrais-je me dispenser de croire que c'est probablement ainsi que les choses doivent se passer ? Ne sommes-nous pas d'ailleurs ici dans le domaine des hypothèses ? Le matérialisme, si fécond en cette matière, aurait en vérité mauvaise grâce à s'en attribuer le monopole exclusif, il peut bien nous faire l'aumône de quelques bribes.

A ceux qui prétendraient que la pensée est libre en nous, que nous avons tous la conscience de son indépendance, du choix des déterminations diverses qu'elle peut nous inspirer, halte-là ! répondront les matérialistes. Arrière profanes ! grossière erreur ! la pensée n'est pas libre, elle est soumise, elle est nécessairement esclave, ce qu'il y a de plus esclave, puisque nous vous disons qu'elle est un résultat et non une cause ; aussi aurait-elle le plus grand tort de mettre en mouvement les membres du corps qui doivent procurer à l'individu les choses qui lui sont les plus indispensables ; non-seulement elle n'en a pas le droit, mais ce pourrait être un suicide, car qui vous dit que ces mouvements, ces impulsions du corps ne viendraient pas détruire le jeu des fameuses actions concomitantes, et alors, nous vous le demandons, que deviendrait la pensée ?

Nous organisons, nous, continuent les matérialistes, une pensée qui n'est et ne peut être qu'un assemblage très-général de forces hétérogènes concomitantes, de substances matérielles douées de forces et de propriétés, et ceux qui prétendent en posséder d'une autre nature ne sont que des esprits profondément dépravés, car ils oublient trop facilement que, dans cette vie, la pensée n'a pas été donnée à l'homme pour diriger son corps, que c'est au contraire le corps qui tient les rênes et que le cheval n'a qu'à obéir. Voilà du moins une certaine morale dont il serait injuste de dépouiller le matérialisme, tant elle est caractéristique.

Quant au libre arbitre, ce n'est pas sans quelque inquiétude que je cherche à découvrir, non pas dans quel recoin des forces concomitantes ou des substances matérielles il aura pu se nicher, mais comment il me sera possible de comprendre son avènement, car, puisqu'on ne veut pas que chez l'homme rien vienne d'ailleurs que de son corps, et que les actions qui se passent dans ce corps sont employées à faire naître la pensée, il ne me reste rien pour le libre arbitre ; à moins qu'on ne prétende qu'il y a toujours partition double ; on pourrait supposer aussi, et en fait d'hypothèse celle-ci ne paraît pas dépourvue d'un certain charme, que c'est pendant le jour que naît la pensée, et que c'est pendant la nuit que se développe le libre arbitre. S'il en était ainsi, le proverbe qui dit : la nuit porte conseil, serait on ne peut mieux justifié. Mais les matérialistes ont mieux que cela à répondre : ils vous diront triomphalement, que, pour une pensée esclave, le libre arbitre, la volonté est une évidente superfétation. Cette consi-

dération, outre qu'elle clôt le débat, constitue un très-ingénieux moyen de simplifier l'œuvre créatrice et de la débarrasser de quelques inutilités. Elle est de plus de nature à faire comprendre à l'homme le haut degré de liberté qu'il peut se permettre d'introduire dans le choix de ses déterminations. En la prenant pour base, on ne voit pas quelle objection sérieuse on pourrait analogiquement élever contre la théorie de la candidature officielle qui, elle aussi, repose sur la thèse de la servilité de la pensée, non pas cette fois par rapport au corps même de l'individu, mais dans l'intérêt bien compris de quelques entreprises de sauvetage. Sans être de point en point la même chose, c'est à coup sûr l'application d'un même principe, principe cher, non pas seulement à un groupe d'hommes, mais à plusieurs, et nous savons, pour l'avoir vu, que : qui se ressemble s'assemble.

Mais poursuivons. Ne vous avisez pas de demander des preuves aux matérialistes : ce serait peine perdue, ils en ont peut-être, mais ils ne s'abaisseront jamais à en donner ; comme le grand Roi, ils se draperont fièrement en disant : l'Etat, c'est moi ! Dans les premiers temps, il se sont bien risqués à produire des démonstrations, mais il y a eu entre eux de tels combats qu'ils ont fini par comprendre qu'il était beaucoup plus commode de substituer aux fatigues de ces luttes, dans lesquelles il y avait des déchirures pour tout le monde, les bénéfices de simples affirmations qui, si elles ne convainquent pas les esprits sérieux, sont fort souvent un excellent moyen de fécondation pour la graine de niais.

Maintenant, admettant avec eux que ce sont les actions diverses mises en jeu dans le corps de l'homme qui produisent la pensée, si vous leur faites observer tout ce qu'il y a de régulier, d'admirable dans l'exercice de ces actions, dans la constitution de notre organisme concourant avec elles et avec une si remarquable précision à la production de tous les phénomènes de la vie, si vous ajoutez que cet ordre, ces équilibres, ces mouvements sont encore plus dignes d'être admirés dans le système matérialiste que dans tout autre, puisque c'est dans ce système seul qu'ils produisent la pensée, c'est-à-dire la plus belle manifestation du monde terrestre, si, après ces remarques, vous émettez l'avis que, sans doute, quelque habile artiste a combiné tous les détails d'une si savante organisation, et si vous poussez la curiosité jusqu'à demander quel est cet artiste, on vous répondra sans broncher que c'est le hasard ; si, enfin, vous êtes assez indiscret pour vous informer de ce que peut être le hasard, on vous répondra, avec non moins d'assurance, qu'on n'en sait rien.

Quelles rayonnantes explications ! Quels lumineux enseignements résultent de ces réponses à la fois si simples et si péremptoires ! Quelle prodigieuse dose de génie n'a-t-il pas fallu avoir pour imaginer des hypothèses, que dis-je, pour constituer des conceptions si savamment coordonnées, appuyées sur des bases si parfaitement rationnelles, qui satisfont si bien aux besoins les plus impérieux

de la conscience humaine, qui sont si propres à nous faire comprendre jusqu'à quelles sommités peut s'élever l'esprit de l'homme, lorsqu'il veut prendre la peine de se livrer à d'incessantes études pour approfondir la science des œuvres créées !

Pauvres civilisés que nous sommes, aveugles rétrogrades qui n'avons pas encore été illuminés par le flambeau du matérialisme, nous avons naïvement supposé jusqu'à présent que, de même que le corps a une tête, de même à chacune de nos organisations sociales, il fallait un chef administrateur tenant en main tous les ressorts et dirigeant le mouvement général. L'expérience nous apprend même que de tels chefs, possédant toutes les qualités requises, ne sont pas faciles à trouver ; le matérialisme heureusement vient nous apprendre à nous débarrasser de ces graves préoccupations, et voici sa recette que, pour faire mieux saisir, nous allons appliquer à un exemple particulier.

Supposons qu'il s'agit d'un orchestre. Je me suis laissé dire qu'il est assez mal aisé de trouver de bons chefs ; or, voici le moyen que nous donne le matérialisme pour en trouver et des meilleurs.

Commencez par prendre des instruments au hasard.

Placez-les au hasard aussi dans une salle de concert.

Ce seront des instruments à corde ou à vent, peu importe ; ils seront en bois, en cuivre, en cristal, c'est indifférent.

Vous pourriez prendre des hommes encore au hasard pour les faire jouer, mais accordons de vrais artistes, si l'on y tient.

Voilà les préparatifs faits, maintenant opérons.

Chaque doigt, chaque archet, chaque souffle, procédant toujours au hasard, va produire tel son qu'il voudra. Vous vous imaginez peut-être que vous allez entendre la plus injurieuse cacophonie : erreur. Il pourrait bien en être ainsi si le hasard n'existait pas ; mais comme c'est au contraire lui qui a présidé à tout, de l'intervention de cet admirable organisateur vont résulter d'abord une suprême harmonie, d'irréprochables accords, puis, comme dans le corps humain, des mouvements d'une régularité parfaite, suivis de conséquences vraiment inespérées. En effet, ainsi que nous l'apprend le matérialisme, du jeu de ces actions concomitantes de beaucoup de substances matérielles douées de forces ou de propriétés va naître la pensée, naturellement représentée ici par le principe essentiellement intellectuel de l'orchestre, le chef, et cette émanation sera d'autant plus agréable aux artistes, que ce ne sera pas elle qui dirigera leurs mouvements, ce sont au contraire ces mouvements qui, après l'avoir créée, lui maintiennent l'existence ; ils l'aimeront comme la mère adore l'enfant qu'elle a mis au monde. Remarquons d'ailleurs en passant que nous aurons ainsi supprimé les inconvénients résultant du manque de sympathie qu'on observe, dit-on, assez souvent entre le chef et les exécutants.

Quelques sceptiques pourront, il est vrai, faire observer qu'à ce

compte on peut parfaitement se passer de chef. Mais l'objection a été prévue. Sans doute, répondra le matérialiste avec un intelligent sourire, on peut s'en passer, et l'observation est pleine de sens. Aussi n'est-ce qu'au point de vue si arriéré de notre civilisation, que de bons administrateurs nous sont nécessaires en toutes choses. Or, cela tient indubitablement à ce que nous n'avons pas encore suffisamment connu le hasard, le père de l'harmonie matérielle et le grand-père de l'intelligence ; mais que la société s'applique à pratiquer ce capricieux élément, et elle verra ce qu'à coup sûr elle n'a jamais soupçonné.

Résumons-nous maintenant :

Au lieu de reconnaître modestement que c'est une intelligence supérieure qui a créé et organisé les mondes, que c'est elle qui a donné à l'homme et son corps et le principe intelligent qui l'anime, et que, par conséquent, nous devons lui être soumis ;

Au lieu de cette foi simple, qui ne s'est pas subitement improvisée en moi, mais qui y a plus profondément pénétré de jour en jour, mûrie par la réflexion, de cette foi que j'accepte par le motif toujours grandissant que, dans tout ce que peut demander la raison après qu'elle a étudié les œuvres créées, c'est elle qui lui donne la satisfaction la plus complète, la plus légitime, et en même temps la plus consolante ;

Au lieu de cela, disons-nous, le matérialisme se refuse à admettre une intelligence supérieure.

Dans son système, au contraire, toutes les intelligences sont inférieures, car elles n'ont pas l'activité de la cause, elles ne peuvent avoir que la passivité de l'effet.

Le grand ordonnateur dans ce monde, le producteur par excellence de la vie et de la mort, c'est le hasard. De sorte que c'est ce qui n'a ni ordre, ni règle, ni mesure, ni lois appréciables pour l'homme, qui a souverainement présidé à la création de tout ce qui, au contraire, nous paraît ordonné, réglé, mesuré et pondéré. En conséquence à quoi bon nous occuper dans nos actes de combinaisons raisonnées ? Nous serons d'autant mieux inspirés que nous aurons plus aveuglement obéi aux caprices du hasard. Ce grand maître a si bien fait les choses jusqu'à présent que notre raison ne saurait faire mieux ; elle pourrait au contraire détruire les belles harmonies que le matérialisme a su découvrir et aime tant à admirer dans les accidents de la Fortuité.

Quant à la moralité de la doctrine nous la développerons dans l'article suivant. Bornons-nous ici à dire sommairement que, puisque la pensée est tributaire du corps, cette moralité ne saurait avoir d'autre déterminant que nos passions, d'autre sanction que le besoin de satisfaire à nos appétits.

Et maintenant, créature humaine, tu peux apprécier et choisir.

(A suivre.)

C. L.

Preuve irréfutable de la matérialisation (par M. Blackburn, Ch.).

Dans la plupart de mes articles, j'ai toujours recommandé les séances d'obscurité où des tables, des chaises, des instruments de musique, des cloches sont mis en mouvement, où se produisent aussi les apparitions de mains d'Esprits ; ce genre de manifestations est très-utile pour forcer les novices et les savants à considérer que ces faits sont produits par une force, en dehors de toutes supercheres, puisque ces mystérieuses productions ont lieu lorsque l'on tient entre ses mains celles du médium et que l'on a pris toutes les mesures pour ne pas craindre les tricheries.

Les novices ainsi préparés aux séances de grandes matérialisations, il doit être fait assez de lumière pour observer *de visu* tout ce qui se passe dans la pièce où les séances ont lieu, sans oublier que la force productive des phénomènes ne peut agir que sous certaines conditions.

Dans bien des pays les imposteurs ont rendu ces études difficiles en semant la crainte et le doute ; *Miss Kate Cook*, notre médium, éloignée de ces funestes influences, a vu se développer en elle et dans toute sa pureté le don médianimique.

Notre dernière séance de matérialisation eut lieu le 31 mars 1876, chez M. Fletcher, Bloomsbury squarre, n° 4, London, en présence de six témoins qui ont signé la déclaration présente, et sont prêts à donner les renseignements désirables aux reporters et aux sceptiques ; le médium ne connaissait pas la maison ; M. M^{me} Fletcher ignoraient que nous dussions venir chez eux le hasard seul nous ayant fait rencontrer quelques visiteurs avec lesquels il fut convenu d'improviser une séance.

Dans un coin du salon nous établîmes un cabinet à l'aide d'un rideau ; nous baissâmes le gaz pour avoir une lumière moyenne qui nous permit de tout distinguer ; une chaise ayant été placée dans ce réduit, *Miss Cook*, débarrassée de son chapeau, de son châle, vêtue d'une robe de soie collante, s'y assit et nous nous plaçâmes en demi-cercle autour du rideau.

Après trois minutes d'attente, l'*Esprit Sillie*, vêtue de draperies blanches visibles pour tous, sortit du cabinet en écartant le rideau. Lui ayant fait remarquer qu'elle était bien vite apparue, elle me répondit : « C'est vrai, mais j'attendais ; j'avais écouté et bien compris que c'était un *test* (séance d'épreuve), et ce test ne sera pas long. » — « Viens près de moi », lui dis-je, elle s'approcha parlant ainsi : « Quelle preuve désirez-vous ? » Je considérais ses traits (qui n'étaient pas ceux d'un masque), mobiles comme ceux des vivants, et je lui fis cette demande : « Je voudrais qu'il fût permis à M^{me} Fletcher d'entrer dans le cabinet pendant que tu es ici, afin qu'elle soit bien convaincue de la présence du médium sur la chaise. » Avec son assentiment, M^{me} Fletcher s'approcha du médium et elle nous dit : « Je le tiens par les mains et je touche sa tête. »

Et quand elle fut revenue, Sillie me parla ainsi : « Vous m'avez tenu les mains pendant l'absence de M^{me} Fletcher, êtes-vous satisfaits à présent ? » — « Parfaitement, répondis-je, mais si vous le permettez, que M^{me} Fletcher vous prenne les mains en se tenant à ma place et j'irai dans le cabinet ? » — « Soit ! » dit-elle. Dans le cabinet, je touchais la tête du médium, et, passant un bras entre les rideaux, je voyais l'Esprit Sillie causant avec M^{me} Fletcher ; conséquemment, il y avait deux personnes distinctes. Comme je reposais mes mains sur la tête et les mains du médium, il me repoussa en s'écriant : « Ne me touchez pas ! » et je retournai près de Sillie : « Je dois partir car il en est temps, dit-elle, je l'espère, vous devez être complètement satisfait ? » En effet, pour nous tous c'était bien une véritable matérialisation que nous venions de constater.

Peu à peu la lumière fut faite plus vive, et les assistants en jetant leurs regards dans le cabinet que nous avions improvisé n'y trouvèrent ni Sillie ni son vêtement blanc. Miss Cook y était toujours en léthargie ; en se réveillant le médium nous demanda ce que nous avions obtenu et si la manifestation avait été bonne ?

Le procès-bal de cette séance a été signé des noms suivants :

Major général Mailcam, 14, St-James square, Londres.

Général Ridcut, de New-York.

Colonel Morton, de Boston.

M. et M^{me} Fletcher, 4, Bloombury, square, London.

Charles Blackburn, Didsbury, près Manchester.

Traduit par M. CH. DE RAPPARD.

A propos des communications médianimiques

Naguère encore, la crème et la fleur de nos doctes déclaraient *urbi et orbi* que les phénomènes spirites, tels que mouvements de tables, transports d'objets matériels, infractions à la loi de pesanteur, etc., sans cause enregistrée dans leur répertoire, étaient radicalement impossibles. Les règles de leur physique s'y opposaient. Donc, illusions ou fraudes, pas de milieu.

Aujourd'hui, bon nombre de ces messieurs, en petit comité, sous le manteau de la cheminée, veulent bien convenir, pour peu qu'on les presse, que ces faits sont parce qu'ils sont. Publiquement, c'est autre chose. Que deviendrait la science, si les savants se déjougeaient ! N'importe, c'est un premier pas de fait, et pour user du vocable, cher à M. Renan, il est *probable* que s'il avait à refaire la curieuse note (1) qu'il a publiée à ce sujet, il la modifierait, en y glissant un *peut-être* ou quelque'un de ces équivalents dont il a le secret et use avec une grâce exquise.

(1) Pour concevoir la possibilité de pareilles illusions, il suffit de se rappeler les scènes de nos jours, où des personnes réunies reconnaissent unanimement entendre des bruits sans réalité, et cela, avec une parfaite bonne foi. L'attente, l'effort de l'imagination, la disposition à croire,

Il est vrai que, cette concession faite aux spirites, on leur dénie tout le reste. Va pour les faits; quant à la cause qu'ils leur attribuent, chimères, rêves de cerveaux malades, en particulier la provenance des graves niaiseries que débitent ceux de leurs hallucinés qu'ils intitulent médiums. Que la plupart de ces derniers soient de bonne foi, à cela rien d'étonnant; ils rêvent éveillés et les prétendues communications qu'ils reçoivent des gens de l'autre monde ne sont et ne sauraient être que leur œuvre personnelle. — Sans qu'ils s'en doutent aucunement? — Eh! oui, simple résultat d'un état pathologique qu'il reste à étudier et à déterminer. (1) Un second pas à faire.

En attendant que ces messieurs déterminent, ne nous laissons pas de collectionner les faits qui peuvent les mettre sur la voie. Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.... Pour ma quote-part, j'en ajoute un nouveau au contingent déjà respectable que la Revue se fait un devoir de leur soumettre.

J'ai entre les mains un manuscrit de près de 200 pages, divisé en 47 chapitres. Chacun de ces chapitres est la reproduction d'une communication obtenue par le concours de M. et de M^{me}.... ici, je suis obligé de mettre un X.... Pourquoi? en vérité c'est pénible à confesser en ce temps de liberté de conscience; (pourquoi?) par la raison que, en me confiant son manuscrit, M. X.... m'écrit: « Et surtout, dans le cas où vous parleriez de ces dictées à quelqu'un, gardez-moi l'incognito. Si mes surveillants se doutaient que j'ai été amené à m'occuper de spiritisme, même par les circonstances que vous savez, je serais perdu. » J'ajoute, indubitablement.

M. X.... est instituteur dans une de nos petites communes; de plus, il est père de famille. C'est tout dire, si l'on veut bien ne pas oublier qu'Escobar a fait de notre bon pays de France le centre de ses opérations, qu'il a un œil et une oreille partout, le bras long, et n'aime pas être gêné dans son trafic d'eaux virginales, de miracles à tout prix, d'indulgences au rabais et de morale sophistiquée. Malheur donc aux gêneurs, — et les spirites sont du nombre, paraît-il, — aux gêneurs qui ne sont point en état de lui tenir tête. Ils sont à peu près certains d'être, un jour ou l'autre, réduits, eux et

parfois des complaisances innocentes expliquent ceux de ces phénomènes qui ne sont pas le produit direct de la fraude. Ces complaisances viennent en général de personnes convaincues, animées d'un sentiment bienveillant, ne voulant pas que la séance finisse mal, et désireuses de tirer d'embarras les maîtres de la maison. Quand on croit au miracle, on y aide toujours sans s'en apercevoir. Le doute, la négation sont impossibles dans ces sortes de réunions. On ferait de la peine à ceux qui vous ont invité. Voilà pourquoi ces expériences réussissent devant de petits comités, échouent d'ordinaire devant un public payant et manquent toujours devant les commissions scientifiques. (*Les Apôtres*, p. 22.)

(1) Il est certain que, en plus d'un cas, les médiums mêlent inconsciemment leurs propres idées à celles qui leur sont communiquées; mais il est non moins certain que, en bien des cas aussi, ils ne sont que de simples récepteurs, des instruments passifs, parfois même ne comprenant pas le sens des dictées qui leur sont faites.

les leurs, à l'eau claire et au pain d'angoisse, dût, pour cela, Escobar remuer ciel et terre, appeler Dieu le Père à l'aide et faire agir le diable. Et l'on sait que le saint homme est au mieux avec ce noir personnage, j'entends avec ses acolytes, fourrés un peu partout et pour qui c'est fête, dès qu'il s'agit de travailler à mettre un honnête homme sur la paille, en attendant que l'heureux temps revienne de remplacer la paille par le fagot. J'abrège la digression, il y aurait trop à dire.

M. X..., ayant entendu parler de guéridons ensorcelés et pirouettant sous la simple imposition des mains, eut la curiosité de tenter l'expérience de concert avec sa femme. N'ayant pas de table assez légère, l'idée lui vint d'opérer sur son chapeau. Au bout de quelques minutes, le chapeau se mit à tourner, puis, changeant d'allure, à se balancer de droite et de gauche.

Serait-ce donc vraiment, comme on le prétend, des Esprits qui agissent en pareille circonstance, se dirent M. et M^{me} X.... Le chapeau frappa plusieurs coups en signe d'affirmation. On devine la suite. De part et d'autre, on convint de remplacer, selon leur ordre numérique, chaque lettre de l'alphabet par un total de coups frappés, et le colloque s'engagea.

Ils eurent ainsi le nom de leur interlocuteur invisible « qui s'était attaché à eux, disait-il, parce qu'ils étaient de bonnes gens, qu'il ne se connaissait pas d'amis sur terre et n'avait pas encore retrouvé dans l'espace les parents qui l'y avait précédés. » A quelques jours de là, il leur indiqua le moyen de faciliter leurs entretiens en substituant au chapeau une légère planchette munie d'un crayon. Il pourrait ainsi répondre par écrit à leurs questions. Aussitôt dit, aussitôt fait, seulement la planchette ne bougea pas. Ils revinrent au premier moyen de correspondance « Patience et persévérance, leur fut-il dit, il nous faudra douze séances d'exercices avec la planchette avant d'arriver au résultat désiré. » A la onzième séance, le crayon n'aboutissait encore qu'à un griffonage confus ; à la douzième, il écrivait lisiblement. Quelque temps après, M. et M^{me} X.... ayant entendu, dans le cours de la journée et à plusieurs reprises, frapper fortement dans les murs et dans les meubles : « Est-ce toi qui est l'auteur de ce tapage, demandèrent-ils à leur invisible ! — Oui. — Dans quel but ? — J'avais à vous parler — Qu'as-tu à nous dire ? — Que je suis obligé de vous quitter. — Pour aller où ? — Loin, en mission ; du moins, je le crois sans en être certain. — Quand reviendras-tu ? — Je l'ignore. — Qui t'envoie ? — La volonté de Dieu. — De quoi te servais-tu pour faire ton tapage ? — De votre fluide joint à celui d'autres personnes ; je m'en étais approvisionné. — Lorsque vous autres Esprits en avez soutiré à quelqu'un, pouvez-vous le garder ? — Pas longtemps. »

Ici, une objection se présente naturellement. En admettant l'existence de cet invisible, il ne saurait être qu'un assez mauvais plaisant qui, pour se donner de l'importance auprès des bonnes gens auxquels il s'adresse, leur laisse entendre qu'il est en relation

directe avec Dieu. Eh bien ! non, sa réponse est ce qu'elle doit être et nous en aurons tout à l'heure l'explication. Jadis j'ai souvent moi-même taxé d'ignorance ou d'impertinente présomption des Esprits qui, à des demandes fort simples en apparence, refusaient de répondre ou répondaient : Dieu me le défend, cela m'est interdit. Insistait-on, les mêmes réponses revenaient invariablement. Ils avaient raison et j'avais tort, comme nous le verrons.

Revenons à M. et à M^{me} X....

« Il faut que tu nous quittes, dis tu, n'est-ce pas plutôt parce que la multiplicité de nos questions t'importune ? — Pas de réponse. — N'es-tu plus là, n'as-tu plus rien à nous dire ? — Pas de réponse. — Quelque autre esprit bienveillant ne voudrait-il pas reprendre l'entretien ? — Moi, Etienne. — Es-tu plus ou moins avancé que Lucien ? — Même degré. — Pouvons-nous compter que tu viendras comme lui à notre appel ? — Oui, si cela m'est permis. »

Cela lui est permis, car pendant plusieurs mois il paraît n'attendre que leur désir pour s'y rendre et le provoque par des coups multipliés dans les meubles ou dans les murs lorsqu'on tarde à l'évoquer au jour et à l'heure convenus. Impatience de bavarder ? non, il est chargé de leur donner des instructions qui leur seront utiles s'ils savent les mettre à profit. S'éclairer pour s'améliorer, là est l'important, leur répète-t-il souvent dans le cours de ces entretiens. Il ne cherche en aucune façon à les éblouir, ainsi qu'il arrive assez souvent en pareil cas, par un étalage de grands mots et de prétentions à la science universelle. Il convient que, sur une foule de points, les Esprits en sont réduits comme nous à des conjectures. Mais ce qu'il sait de bonne source, ce qu'il est en mesure de leur affirmer, c'est que nous sommes tous conviés par Dieu au bonheur et que, pour atteindre ce but, il n'y a qu'une voie, celle du bien en toutes choses. Ce but qu'on n'entrevoit que confusément à travers le voile de la chair, les Esprits, dès lors qu'ils ont atteint une certaine élévation, en ont une claire intuition qui leur est confirmée par les enseignements de leurs guides et les efforts mêmes de ceux-ci pour s'en rapprocher toujours. La voie à suivre, comment la trouver, comment la reconnaître au milieu du conflit des opinions et des croyances humaines ? Chaque âme, en naissant au monde moral, a reçu sa part de lumière égale pour toutes, la conscience. Lueur faible et bien vacillante au début, mais qui croît, grandit, se développe à mesure que l'on avance d'un pas vers la perfection, et qui devient pleine lumière, devant laquelle s'évanouissent toutes les ombres, lorsque, par le sacrifice, le dévouement, l'amour, on a su s'élever à la région des Esprits purs, région d'où tout égoïsme a disparu, où chacun vit pour tous, tous pour chacun. Comment le sait-il, lui à qui il reste encore bien du chemin à faire à travers les mondes d'épreuve avant d'atteindre à cette pleine lumière ? Il le sait d'Esprits supérieurs à lui, qui le

savent eux-mêmes d'Esprits plus élevés encore dans hiérarchie spirituelle.

S'imaginer que pour savoir, l'Esprit, une fois dégagé de l'enveloppe corporelle, n'a plus qu'à partir à la découverte dans l'immensité et circuler où bon lui semble, c'est se bercer d'une espérance illusoire. Sans doute, dès qu'il est sorti de l'état de trouble qui suit la désincarnation et qu'il commence à se reconnaître, l'Esprit s'élançe dans l'espace en vertu des lois mêmes qui régissent sa nature. Il va devant lui, poursuivant sa route sans se rendre compte de la force qui l'emporte. Arrivé à une certaine limite, cette force ascensionnelle l'abandonne ; il s'arrête par l'impossibilité d'aller plus loin ; il a atteint la région appropriée à son organisme fluïdique et ne saurait non plus la dépasser que nous, ici-bas, l'altitude atmosphérique au-delà de laquelle la respiration nous manque.

Ceci dit en règle générale et s'appliquant aux Esprits de la classe à laquelle il appartient. Car, pour ceux de la classe supérieure à la sienne, ils connaissent d'avance la région qui leur est assignée et s'y rendent par le plus court chemin, comme l'exilé rappelé dans sa patrie. Quant aux arriérés, à ceux qui sont encore empêtrés dans la matière, ils ne quittent pas, ne peuvent quitter le voisinage de leur planète ; quelques-uns même, certaines localités déterminées.

La durée de la désincarnation de ces derniers est généralement assez bornée et s'écoule sans que la plupart se rendent compte de leur changement d'état.

Plus l'Esprit est avancé dans la voie du progrès (le mot pris dans son plus large sens) moins il est assujéti à la nécessité de se réincarner. Le but du retour à la vie planétaire, c'est l'effort à faire, l'obstacle à vaincre, la lutte à soutenir, l'épreuve à subir en vue de développer les diverses facultés de l'être, quand elle n'a pas pour objet de l'obliger, par le châtiement, à reconnaître ses transgressions aux lois naturelles ou divines, même chose sous des expressions différentes. Ceux-là seuls en sont désormais exemptés, qui ont mérité de jouir de la pleine lumière, de comprendre l'ensemble des choses, de juger dans toute sa splendeur de l'ordonnance du plan divin et de concourir en connaissance de cause à sa réalisation.

Il divise donc le monde spirituel en quatre grandes classes, dont chacune renferme bien des degrés divers : les Esprits purs qui ont franchi victorieusement toutes les épreuves, à qui l'existence planétaire n'a plus rien à apprendre, et qui, désormais, sont directement associés à la Raison suprême et à la souveraine Bonté ;

Les Esprits qu'il appelle supérieurs, mais dont l'éducation morale ou la culture intellectuelle reste à parfaire par quelques dernières traversées dans telle ou telle humanité qu'il leur est toujours permis de choisir pour y remplir une mission de dévouement ou d'enseignement. L'attrait du beau, l'amour du bien sont si puissants

sur eux que, en toute occasion, sans recherches, sans efforts, ils reconnaissent la voie qu'ils ont à suivre ;

Les Esprits à la classe desquels il appartient et où les plus avancés n'ont encore, à ce qu'il présume, parcouru que le premier tiers de leur carrière d'épreuve, et pourtant ils ont déjà fait bien des stages dans l'une et l'autre existence ;

Les Esprits de la classe inférieure, nouvellement nés au monde moral et ne possédant pour ainsi dire qu'en germe, à l'état latent, toutes les facultés qu'ils commenceront à y développer sous l'empire des nécessités matérielles. Rien d'étonnant donc que l'instinct de la conservation et la satisfaction des appétits brutaux soient les guides presque exclusifs de ces débutants. Ils confinent encore à l'animalité, et ce point de départ a été le nôtre à tous.

Il ne faudrait pas croire toutefois que les êtres les plus arriérés de notre humanité soient au plus bas échelon de l'espèce hominale. Il est des mondes au dessous du nôtre, ce dont pourtant, ajoute l'instructeur de M. et de M^{me} X..., « vous n'avez pas à vous enorgueillir pour peu que vous considériez la somme d'efforts que vous dépensez à pallier les misères de toutes sortes qui vous assiègent, sans avoir le courage de vous débarrasser de la cause même, de l'unique cause de toutes ces misères, de votre égoïsme. Cependant des Esprits supérieurs, à diverses époques, sont venus révéler à l'humanité terrestre par la parole et par l'exemple, la source de toutes ses infirmités et lui indiquer le remède. Jésus fut l'un de ceux-là et au titre le plus élevé. Il avait choisi cette mission avant de franchir le dernier pas qui le séparait des Esprits parfaits. Jeanne d'Arc aussi, qui avait accepté la sienne dans le même but. »

« Et pourquoi furent-ils si peu compris durant leur passage ici-bas et depuis, c'est qu'ils vivaient d'une existence tellement supérieure à la vôtre que, étrangers aux intérêts secondaires qui vous passionnent et vous aveuglent, ils n'avaient presque plus rien de commun avec vous. Au reste, remarquez que ces missionnaires divins ne séjournent pas longtemps sur la terre. Ils viennent donner un grand exemple, accomplir une grande chose, puis s'en vont. » (1) T. TONOEPH. (*A suivre.*)

Une prophétie sur M^{me} Butler.

On lit dans le *Shield*, organe de la Fédération Britannique et Continentale pour l'abolition de la prostitution légale et tolérée, la lettre suivante adressée à l'éditeur et signée : *Une ouvrière*.

MONSIEUR Nathaniel Hawthorn, dans son livre intitulé : SCARLET, LETTER, dit à propos d'Hector Prynne : « Pendant les années de

(1) « Abraham et les autres patriarches n'étaient-ils pas aussi des Esprits supérieurs ? », lui demandent M. et M^{me} X, dans la simplicité de leur foi première ? — « Nous ne les connaissons pas ici, d'où je présume qu'ils n'ont existé que dans vos livres. »

travail, de réflexions, de dévouement qui composèrent sa vie, plusieurs personnes, des femmes surtout, vinrent lui demander des conseils à propos d'épreuves occasionnées par des passions coupables, mal placées, malheureuses et suivies de conséquences cruelles et injustes.

« Ces personnes demandaient pourquoi elles avaient tant souffert, et s'il n'y avait pas de remèdes à leurs maux. »

.... Hector leur répondit que : « Lorsque Dieu jugerait le moment venu une nouvelle vérité serait révélée pour établir des relations entre l'homme et la femme sur un terrain de justice et de bonheur réciproque; mais que l'ange et l'apôtre de cette révélation devait être une femme noble, pure, belle et sage. Sa mission ne s'accomplirait point dans un sombre chagrin, mais dans un milieu de joies pures; elle montrerait ainsi combien l'amour est sacré et peut nous rendre heureux, en prouvant ce qu'un pareil amour peut accomplir. »

Ces paroles semblent une prophétie au sujet d'une femme qui s'est levée en Angleterre pour enseigner à ses concitoyens et concitoyennes combien *l'amour est pur* et ce qu'il peut accomplir, que la femme-apôtre ne s'arrête pas, que son ministère n'est pas tout à fait pareil à celui dont parle Hector car il s'accomplit dans la souffrance, souffrance de sympathie pour les malheureuses trompées et coupables.

UNE OUVRIÈRE.

Une lectrice du *Shield*, dans un numéro suivant, écrit ces mots : « *Monsieur* : Comme beaucoup d'autres personnes, j'ai été frappée d'une citation qu'une ouvrière nous fait de Nathaniel Hautern, et qui peut être considérée comme une prophétie au sujet de M^{me} Butler.

Cette prophétie s'accomplit d'une façon plus complète que ne le dit la personne qui signe une ouvrière; M^{me} Butler n'est-elle pas heureuse par *l'amour sacré* de son mari et de ses enfants? et n'est-ce pas cette certitude, cette foi qui l'a soutenue dans la mission rénovatrice qu'elle accomplit dans la souffrance pour les autres? Cette souffrance, elle la supporte avec d'autant plus de force, que les joies pures dont elle jouit dans sa famille lui conseillent le dévouement absolu pour ses sœurs qui aspirent à la possession de cette douce et salubre quiétude.

M^{me} DE MORSIER.

Bracelet restitué par les Esprits.

Naples, 1^{er} mai 1879.

CHER MONSIEUR,

Après quatre mois de résidence chez moi, le docteur Monck a quitté Naples vers la fin du mois de mars. Venu dans un état de santé déplorable, il quitte notre ville ayant ses forces bien améliorées. Sa destination était le nord de l'Europe, mais désirant

visiter quelques villes d'Italie avant de quitter notre pays, il se dirigea vers Rome pour en inspecter de nouveau les merveilles, et, de là, se rendre à petites étapes vers la Suisse et l'Angleterre.

Pendant son séjour chez moi, je me fis une loi, pour épargner son fluide médianimique, d'interdire toute séance par sa faculté. Mais, comme je vous le disais dans un article précédent, telle est la médiumnité du docteur que de nombreux et merveilleux phénomènes ne cessaient d'avoir lieu en sa présence. Je vous en ai relaté un que vous avez bien voulu publier dans votre Revue du mois de février dernier ; laissez-moi vous en signaler un autre non moins surprenant.

Quelques jours avant son départ, nous étions chez un de mes amis, causant de choses étrangères au spiritisme, lorsque, tout à coup, comme provenant de la voûte de la chambre, nous vîmes tomber au milieu de la table autour de laquelle nous étions tous les trois assis, un étui qui s'ouvrant de lui-même contenait un fort joli bracelet en or. Le docteur, fixant cet objet, nous dit, tout surpris, qu'il avait été volé à sa femme il y avait bien douze ans. Rentrés chez nous et pendant le dîner, les invisibles, spontanément, se manifestèrent par la typtologie, épelant ce qui suit : — « Monck vous avez soupçonné de ce vol l'une ou l'autre des deux domestiques qui assistaient votre femme dans sa dernière maladie, elles en étaient innocentes. Le bracelet, avec les autres objets qui disparurent, avaient été volés par..... qui sera bien étonné de ne le plus voir dans sa cachette.

Un objet volé depuis douze ans, transporté comme par miracle de l'Angleterre en Italie, ne voilà-t-il pas un phénomène qui peut faire réfléchir nos hommes de science ?

Tout à vous.

G. DAMIANI.

Libres Pensées.

(Voir la Revue d'avril.)

XXIII.

Ainsi chaque être porte avec lui, invisible pour nous quand il n'est point matérialisé c'est-à-dire uni à la matière, son organisme complet, qu'il perfectionne continuellement par une série sans fin de morts et de résurrections successives.

Les plantes et les animaux ne nous paraissent autre chose que des instruments de transformation, des machines ayant pour mission de métamorphoser la matière.

Il y a deux faits qui sont parfaitement évidents pour tout le monde. Le premier, c'est que le soleil est pour notre système planétaire un centre créateur. Quand il s'enfuit dans l'hémisphère austral, c'est l'hiver et ses tristes frimas. Les arbres s'endorment et la Force qui, dans leur intérieur, décomposait la terre et l'air, cette force, ne trouvant plus les éléments dans un état de préparation, d'électrisation convenable, et ne pouvant plus agir sur eux, se

retire comme une araignée au centre de sa toile. Plus de sève, plus de verdure et plus de fleurs ; c'est l'image de la mort. L'animal, d'un degré plus avancé, ou meurt sous les effets du froid, ou s'enferme dans ses trous, ses nids ou ses tanières, attendant impatiemment le retour du seul Dieu qu'il connaisse et qu'il aime. Plus d'amour et partant plus de joie. Mais l'astre vivifiant et créateur revient-il au milieu de nous, dardant ses rayons magiques en perpendiculaires de feu sur le sol, imprégnant la terre et l'air de ses effluves magnétiques, animant, intelligentant pour ainsi dire chaque atome d'oxygène et d'azote de l'air, chaque molécule de poussière, aussitôt on voit tressaillir la terre dans son sein, la sève et le sang coulent ardents dans les veines des plantes et dans celles des animaux ; tout bourgeonne, tout naît, tout verdit, tout fleurit, tout s'empourpre de fruits et de graines.

Le soleil c'est la vie, impossible de le nier.

Le second fait à établir, c'est que, depuis que la terre est née sortant des entrailles de son soleil, la matière s'y transforme incessamment sous l'action des rayons de l'astre brillant. Tous les corps organisés de la nature ne sont pour ainsi dire que des rayons solaires, qui ont pris une forme terrienne, qui commencent par s'emparer de l'atome matériel infinitésimal et sphéroïdal pour former par exemple la mousse microscopique, première forme initiale, puis l'homme. C'est ainsi que la science nous montre la feuille verte d'une plante absorbant, pour s'en nourrir, tous les rayons colorés contenus dans le rayon blanc solaire à l'exception du seul rayon vert qui, se réfléchissant sur cette feuille, vient tomber sur la rétine de l'œil et nous fait croire que la plante est verte quand, cependant par elle-même, elle n'a pas de couleur.

Et ce qui donne encore singulièrement à penser, c'est que la science a prouvé que tous les hommes n'absorbent pas de la même manière les rayons solaires ; telle personne, par exemple, est aveugle pour le rayon rouge, quand, au contraire, elle a sa vision parfaite pour le jaune et le bleu. Ne sait-on pas d'ailleurs que les physiiciens ont été obligés de diviser les substances matérielles en deux espèces : celles qui n'absorbent pas les rayons calorifiques et qu'ils ont appelées « *athermanes* », et celles qui, au contraire, nommées « *diathermanes* » absorbent ces mêmes rayons, s'en pénètrent, en conservent une partie et s'en nourrissent pour ainsi dire.

Tout se transforme et se métamorphose dans la nature, et ces rayons solaires qui nous réjouissent, nous éclairent et nous nourrissent sont composés de milles fluides divers. Ces rayons, qui n'étaient au départ que rayons électriques, se végétalisent dans la plante, et dans l'homme cette électricité solaire est devenue du magnétisme animal doué d'attractions diverses (1) suivant son degré

(1) Comme le soleil lui-même.

de subtilisation, de propriétés qui varient suivant l'être auquel il est lié.

Pour faciliter l'intelligence de ces idées qui paraîtront assurément bien nouvelles, il faut essayer de concevoir la transformation indéfinie de la molécule physico-chimique, et aussi ce que c'est que la force vitale. Laissons parler Allan Kardec, le grand penseur, le maître à qui nous sommes redevables de la science nouvelle et des joies qu'elle apporte au chercheur, à l'ami de la Vérité. Voici le résumé de ses opinions, lesquelles lui ont été communiquées par des Esprits supérieurs, ses collaborateurs :

« C'est la même force qui unit les éléments de la matière dans
« les corps organiques et dans les corps inorganiques ; la loi d'at-
« traction est la même pour tous. C'est la même matière qui cons-
« titue les corps organiques et les corps inorganiques ; seu-
« lement dans les corps organiques elle est animalisée, et la cause
« de cette animalisation de la matière, c'est son union avec le prin-
« cipe vital, lequel est en même temps effet et cause, en même temps
« agent spécial et propriété immanente à la matière organisée. La vie
« est un effet produit par l'action d'un agent sur la matière ; cet
« agent, sans la matière, n'est pas la vie, de même que la matière
« ne peut vivre sans cet agent. Il donne la vie à tous les êtres qui
« l'absorbent et se l'assimilent. Le principe vital est sans doute un
« des éléments nécessaires à la constitution de l'univers, mais il a
« lui-même sa source dans la matière universelle modifiée ; c'est
« un élément pour nous comme l'oxygène et l'hydrogène qui pour-
« tant ne sont pas des éléments primitifs, car tout part d'un même
« principe. Il résulte de là que la vitalité n'a pas son principe dans
« un agent primitif, distinct, mais dans une propriété spéciale de
« la matière universelle due à certaines modifications.

« Le principe vital a sa source dans le fluide universel ; c'est ce
« que vous appelez fluide magnétique ou fluide électrique anima-
« lisé. Il est l'intermédiaire, le lien, entre l'esprit et la matière.
« Ce principe vital est le même pour tous les êtres organiques, mais
« modifié selon les espèces. C'est ce qui leur donne le mouvement
« et l'activité et les distingue de la matière inerte, car le mouve-
« ment n'est pas la vie ; elle reçoit ce mouvement, elle ne le
« donne pas.

« La vitalité est-elle un attribut permanent de l'agent vital ou
« bien ne se développe-t-elle que par le jeu des organes ? Elle ne
« se développe qu'avec le corps, car cet agent sans la matière n'est
« pas la vie, puisqu'il faut l'union des deux choses pour produire la
« vie. Mais on peut dire que lorsque l'agent vital n'est pas uni au
« corps, la vitalité est à l'état latent.

« L'ensemble des organes constitue une sorte de mécanisme qui
« reçoit son impulsion de l'activité intime ou principe vital qui
« existe en eux. Le principe vital est la force motrice des corps
« organiques. En même temps que l'agent vital donne l'impulsion
« aux organes, l'action des organes entretient et développe l'acti-

« vité de l'agent vital à peu près comme le frottement développe la « chaleur. » (1)

Tout en admettant la théorie de Laplace pour la formation de notre système planétaire, on peut très-bien, à l'exemple de grands géologues tels que Lyell et de savants, tels que Humphry Davy et d'autres, rejeter l'hypothèse du feu central (2) dans les planètes, et penser que dans la nébuleuse solaire le centre seul, le soleil, est gazeux, fluide et magnétique, tandis que les planètes, rangées par ordre de densité, sont liquides d'abord et vont en se refroidissant incessamment, en solidifiant leur croûte. De cette sorte, tout en admettant l'influence de la chaleur centrale de notre globe dans l'acte de la transformation organique de la matière au moment de la création végétale et animale, on peut cependant admettre que c'est uniquement du soleil que vient la vie.

Qu'est ce soleil, en effet, situé au centre de notre petit monde planétaire. Est-ce un objet inutile placé là par le hasard ; sortant du néant sans raison ni sans but ; brillant d'un éclat éblouissant, inondant le ciel de lumière et de chaleur pour ne servir à rien ni à personne, puis devant s'éteindre un jour comme il est né, par un effet de hasard, répandant partout la mort, sans avoir été la cause d'aucun effet bienfaisant ? Ou bien est-il, au contraire, un instrument (intelligent ou inintelligent, qui peut le dire ?) dans les mains de son maître le créateur tout-puissant, chargé de maintenir les planètes dans l'ordre en les forçant à décrire des courbes immuables et régulières ; chargé par Lui, sinon de créer, tout au moins d'entretenir le mouvement et la vie dans tout ce qui l'entoure : substance interplanétaire et planètes condensées dans le sein de cet éther ?

Il ne peut y avoir de doute entre ces deux hypothèses que Dieu, dans son respect pour notre libre arbitre, laisse à notre jugement et à notre raison.

Le soleil a été placé au centre de notre monde dans un but parfaitement déterminé. C'est une masse immense, un million trois cent mille fois plus gros que la terre (1,300,000.) Il tourne autour de son axe en 26 jours ; car tout est en mouvement dans l'univers,

(1) Allan Kardec. *Livre des Esprits*. Chap. IV. page 26.

(2) Par exemple, on peut admettre que la terre qui, suivant que nous l'indique le calcul, occupait à son origine à l'état gazeux un volume 1800 fois plus gros que celui qu'elle présente aujourd'hui, se refroidit en passant de l'état gazeux à l'état liquide, et les lois connues de la physique mathématique nous font facilement concevoir l'énorme quantité de chaleur abandonnée pendant la période de ce changement d'état, car on sait qu'un kilog. de vapeur, qui de gazeux devient liquide, abandonne 537 calories. De même : abandon de chaleur en passant de l'état liquide à l'état solide. Ces deux phénomènes rendent suffisamment compte de l'effrayante quantité de chaleur qui régnait sur le globe à la naissance de la vie à sa surface. Et au lieu de considérer la terre comme un soleil éteint, on peut tout aussi bien l'assimiler à un œuf entrant en maturité sous l'influence des rayons solaires et qui bientôt va produire des êtres. Ainsi le soleil créerait les Formes et Dieu y mettrait une âme.

ce qui fait dire à plus d'un de nos grands savants actuels : « *Dieu c'est le mouvement.* » Au centre : un noyau, terne suivant les uns, en feu suivant les autres. Toujours est-il que ce noyau est entouré d'une enveloppe liquide et pâteuse en ébullition (*Photosphère*), où bouillonnent des laves qui mugissent, tourbillonnent, s'entrechoquent et bondissent dans l'espace à des distances qui atteignent jusqu'à 50,000 lieues de hauteur. Ces montagnes mobiles ne sont autre chose que d'énormes flammes d'hydrogène incandescent, jaillissant en gerbes, retombant en cascades et formant une immense atmosphère solaire, composée de ce gaz, à laquelle on a donné le nom de *Chromosphère*.

C'est cet appareil toujours en feu, toujours en mouvement, qui répand la vie partout, non-seulement sur les planètes (le calcul démontre que la terre et toutes les autres planètes de notre système ne reçoivent que la 230 millionième partie ($\frac{1}{230,000,000}$) de l'activité solaire, le reste se dispersant dans les espaces interplanétaires), mais encore dans tout l'éther ambiant. C'est ce soleil — peut-être même uniquement cet hydrogène qui forme sa surface extérieure — dont les rayons se transforment incessamment, sont en même temps électricité, lumière et chaleur ; qui peut-être dans notre atmosphère terrestre se réduisent en poussière nutritive en se transformant en oxygène, et qui finalement, s'imprégnant de la force vitale répandue partout dans les espaces infinis qui forment l'univers, ou l'apportant eux-mêmes, se végétalisent et s'animalisent, se métamorphosent en suivant une série continue de chaînons de plus en plus parfaits, deviennent enfin des végétaux et des animaux.

Les herbes gigantesques qui croissaient à cette époque mystérieuse des origines de notre globe n'étaient que des rayons de soleil s'emparant de l'atome matériel sorti de la motte de terre et prenant une forme. Les houilles que nous retrouvons dans la croûte du globe sont les débris de ces formes ; elles renferment encore le carbone, c'est-à-dire l'atome transformé qui a servi à leur composition, et c'est ce carbone des vieux siècles passés qui vient encore se soumettre à un état nouveau, se transformer encore en brûlant dans nos foyers au moyen de l'oxygène de l'air.

De même, le bois coupé dans nos forêts représente encore la matière initiale transformée par les rayons solaires. Quand ils vivaient, ces grands arbres, ils renfermaient de l'oxygène à l'état permanent de combinaison ; maintenant qu'ils sont morts, ils ne renferment plus que du carbone inerte. Pendant leur vie, il y avait *attraction* entre eux, l'azote de l'air et les sucs oxygénés nourriciers contenus dans le sein de la terre ; maintenant, cette force vitale, cette attraction n'existent plus.

Qu'est-ce qui la contenait donc cette attraction ? C'était le *Périsprit* de cet arbre, être invisible à nos organes faibles et grossiers, mais Être existant en réalité, puisqu'il était tout à l'heure une FORCE cherchant sa nourriture et se manifestant par des actes intelligents. L'existence de ce Périsprit d'arbre a été rendue d'ailleurs évidente

par les expériences des physiologistes. Les plantes se conduisent comme les animaux, et l'on foudroie une sensitive avec un atome d'acide cyanhydrique comme on l'endort avec du chloroforme. La mort de cet être, ou pour mieux dire sa séparation d'avec la matière inerte s'est produite, sans doute, parce que ce Périssprit avait achevé de soutirer à cette matière sa quintessence ; autrement dit, à partir de cet instant, le Périssprit d'arbre saturé de tous les fluides qu'il pouvait sortir de la matière organique, va devenir un chaînon supérieur dans l'échelle des êtres ou bien un animal vivant à son tour de plantes, de matière déjà végétalisée, voir même plus tard de matière animalisée, de matière plus parfaite enfin, et déjà plusieurs fois transformée, pour la subtiliser de nouveau et la transformer encore à l'usage des êtres supérieurs. Quant à la graine, elle s'est formée en vertu de cette loi inhérente à la matière : *Que toute forme matérielle se condense en conservant à l'état latent une forme semblable à la forme mère.* (1) C'est cette forme que viennent animer et développer les différentes forces de la nature, agissant elle-mêmes suivant certaines *Lois d'attraction* parfaitement déterminées.

L'amour est une loi appartenant à la matière et créée pour la conservation de la forme, la conservation de l'espèce.

René CAILLÉ.

Séance extraordinaire des délégations des groupes spirites

AU SIÈGE CENTRAL, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 6

16 mars 1879. — M. Leymarie ouvre la séance à 3 heures. La présidence en est donnée à M. Tarley. M^{me} Rosen remplit les fonctions de secrétaire. M. Tarley expose le but de la réunion qui est de traiter certaines questions nouvelles destinées à donner aux groupes une direction plus pratique, et d'appliquer plus largement dans son sein le principe fécond de la solidarité, qu'il s'agisse d'enterrement, d'instruction, de propagande, etc. M. Leymarie propose dans ce but une réunion générale mensuelle. (Appuyé.)

M. Meltzen désire plus de cohésion entre spirites et croit que la création d'une caisse de secours mutuels dans notre Société, outre son incontestable utilité matérielle, resserrerait les liens moraux qui doivent nous unir, puisqu'elle nous obligerait à nous occuper davantage, tous, du bien de chacun *et vice versa*. Selon un assistant, la cotisation ne devrait pas dépasser 1 franc par mois, pour être accessible à toutes les bourses, la porte, du reste, demeurant toujours ouverte aux legs et aux dons volontaires.

M^{me} X*** se range à cet avis, d'après sa longue expérience en

(1) En mathématiques, la théorie des figures homothétiques, ou peut-être encore les transformations de figures que l'on obtient au moyen des formules du calcul infinitésimal, pourraient faire comprendre notre pensée d'un embryon animal ou végétal se développant régulièrement suivant une loi et sous l'action d'une force. Il n'y a pas de Loi sans Force.

cet ordre de faits. Elle croit même qu'il y aurait avantage à percevoir la cotisation par fraction, comme elle a été appelée à se pratiquer dans plusieurs sociétés ouvrières.

M^{me} Rosen, en optant pour le taux de 1 franc par mois, pense que le mode de perception est à fixer ultérieurement par une assemblée générale, chargée alors d'élaborer des statuts.

M. Cochet appuie fortement la proposition de ci-dessus et cite des exemples d'où il ressort qu'une caisse de secours mutuels, bien gérée, procure avec le temps des sommes considérables. Il s'offre obligeamment à fournir des données plus positives sur le mode d'action de cette institution, dans laquelle il s'agit de concilier à la fois les exigences de la loi et l'indépendance de la Société. Cette discussion, ne pouvant rien avoir de définitif, la suite en est remise à la prochaine assemblée générale.

M. Cochet demande ensuite qu'il se fasse plus de propagande spirite que par le passé, et croit que le plus grand développement possible doit être donné à tous les genres de médiumnité, surtout en ce qui regarde les effets physiques destinés à présenter des preuves sans réplique touchant la doctrine. (Appuyé.)

M^{me} Rosen est persuadée de l'importance de ces faits, mais elle estime indispensable un enseignement préalable de la philosophie spiritualiste et des lois qui président aux manifestations spirites, affirmant que la plupart des gens dépourvus de ces notions et amenés par elle dans des groupes très-sérieux, n'ont vu dans les manifestations les plus probantes qu'une mauvaise plaisanterie. Elle conclut en proposant pour l'avenir des conférences familières, dans le local même de la Société, en vue d'initier logiquement aux phénomènes les gens de bonne volonté auxquels on indiquerait ensuite les groupes où, suivant le désir de M. Cochet, des expériences spéciales achèveraient de les convaincre. (Appuyé.)

Ces questions et plusieurs autres qui s'imposent dans l'intérêt du spiritisme, appelant une étude plus approfondie, M. Leymarie demande la convocation d'une nouvelle assemblée générale pour le lundi 24 mars courant. M. Rosen croit, dans ce but, le dimanche préférable, chacun étant en général plus libre ce jour-là. (Adopté.)

La réunion d'une assemblée générale fixée au dimanche 23 mars est votée à l'unanimité.

L'ordre du jour appelle ensuite la question du banquet qui doit suivre la manifestation annuelle du 31 mars. Un assistant craint que l'agape projetée pour ce jour-là ne provoque des critiques malveillantes de la part des journaux toujours si zélés à nous ridiculiser ; il préférerait que la réunion du Palais-Royal eût lieu le mardi.

M. Rosen dit que *dans tous les cas* les journaux se donneront carrière à notre sujet, selon l'invariable tradition du parti-pris ; il ajoute que le fait même d'être spirite nous livre plus que tout aux fureurs de l'ignorantisme et du matérialisme dont la bienveillance envers nous ne saurait être augmentée du fait en question ; que,

du reste, la mort n'ayant point pour nous les simples attributs dont on l'entoure en général, on serait mal venu de trouver étrange que nous n'en fassions pas un sujet de désolation. D'autre part, selon M. Leymarie, il y aurait de graves inconvénients à multiplier des dérangements si difficiles dans Paris, et l'on risquerait par là de diminuer de beaucoup le nombre des assistants au cimetière, aussi bien qu'au Palais-Royal. L'assemblée, se ralliant à cet avis, décide que le repas aura lieu le lundi 31 mars, comme on l'avait dit d'abord. Sur quoi, la séance est levée à 5 heures.

Le 23 mars, une nouvelle séance a eu lieu, M. Leymarie a prié l'assemblée de choisir comme président une dame, et M^{me} Rosen est nommée à l'unanimité. — Une commission de 18 membres ayant été nommée, depuis lors, tous les vendredis, cette commission se réunit pour élaborer les statuts de la Société. — Tous les spirites ont été convoqués pour le dimanche 27 avril, à 8 heures du soir, 5, rue Neuve-des Petit-Champs, pour discuter en séance générale les statuts présentés par le comité. Nos F. E. C. seront tenus au courant de cette question importante d'une *Société de solidarité et de concours mutuels*.

Dernières réflexions d'un Oriental, à M^{me} H.-P. Blavatsky.

M^{me} H. P. Blavatsky nous fait l'honneur de répondre, par un long article, à notre critique sur « les Elémentaires et les Elémentals. » Nous l'en remercions infiniment, mais elle nous permettra cependant de ne pas trop la suivre dans ces hautes régions de métaphysique où planent les dieux des bouddhistes et des Brahmanes, régions inaccessibles au commun des mortels qui, comme nous, cherchent la vérité par une autre voie, pas aussi éloignée et plus sûre, qui est celle de l'expérience scientifique.

Les quelques doctrines échappées du sanctuaire des nouveaux théosophes ne peuvent assurément initier les profanes à tous les mystères de la philosophie indienne. De notre côté, nous confessons ne pas connaître du tout les sublimes conceptions du *Kapila*, ni la *Nyâga* de *Gantama*, philosophe indou, ce qui fait que nous ne pouvons suivre que très-imparfaitement notre honorable contradicteur dans sa polémique avec nous.

Nous doutons fort cependant que M^{me} Blavatsky ait aussi, de son côté, bien saisi notre pensée sur les Elémentaires et les Elémentals. A quoi cela tient-il? A la différence des langues peut-être, mais nous nous empressons de jeter toute la faute sur nous qui osons débattre, dans un idiome qui n'est pas le nôtre, les questions les plus importantes et en même temps les plus difficiles concernant les destinées humaines.

Ce que néanmoins nous avons parfaitement bien compris, et ce que nous allons tâcher de combattre encore, malgré tous les initiés de l'Orient, c'est la grande erreur des nouveaux théosophes, erreur grave, triste et funeste dans ses conséquences, qui consiste à

nous faire croire à la destruction complète du *moi*, après ou avant la mort, pour certains individus.

L'homme, disent maintenant les nouveaux théosophes, n'est plus une trinité, c'est-à-dire corps, âme et esprit, mais un *Tetraktis*, ou quaternité.

Peu importe s'il est triple ou quadruple. L'homme est avant tout une unité, un être pensant et libre, indestructible, immortel et éternel. Les transformations qu'il subit même ici-bas par le changement des molécules qui le constituent, et la mort qui détruit ses organes matériels, ne peuvent atteindre le *moi*, ni jamais être cause de son anéantissement. L'homme est et sera toujours. Il peut rester pendant des millions d'années dans l'ignorance de sa grandeur et de ses hautes destinées; il peut, dans les différentes phases de ses existences, et pendant des périodes illimitées, persister dans le mal, mais jamais, au grand jamais, il ne peut perdre son identité. L'Esprit, arrivé au point culminant de la conscience de son être, peut bien jeter ce défi à la nature entière, et dire à l'univers : Tu existes, parce que j'existe; sans moi que serais-tu? Je suis la force qui veut, et tu es la force qui obéit. Nous coexistons, mais je te porte en moi. Ta puissance aveugle peut briser le moule que j'anime sur cette étape céleste, mais elle ne peut atteindre mon Esprit, et si, ce qui est impossible, l'un peut anéantir l'autre, alors tout cesserait d'être, et Dieu lui-même, la raison suprême de nos deux existences, pourrait sombrer dans cet épouvantable cataclysme, car, pour qu'il soit, il faut que nous soyons. Un dieu seul, sans créatures pensantes pour le connaître, l'aimer et l'adorer, serait le Dieu du néant, une cause sans effet, connue de soi seulement et agissant enfin dans un univers où régneraient seuls le silence et la mort. »

Nous avons avoué tout à l'heure que nous sommes très-peu au courant des systèmes de l'*Aryâvarta*, mais nous pouvons ajouter aussi qu'en notre qualité d'Oriental, nous connaissons assez l'antiquité grecque, et que nous avons souvent conversé avec les mages et les derviches de notre pays. Nous pouvons donc, sans nous tromper, affirmer, malgré Plutarque, Saint Jacques, « le frère du seigneur », Patanjali, Kapila, Kanada et tous les hiérophantes réunis, que toute la science des magiciens anciens et modernes s'éclipse devant une seule expérience spiritualiste de l'éminent M. Crookes, de la Société Royale de Londres. La vérité est là, tandis que les tâtonnements et souvent l'erreur sont de l'autre côté. Les faits spiritualistes ont toujours eu lieu, mais c'est la science expérimentale de nos jours qui les explique rationnellement. La philosophie d'Allan Kardec a fait plus dans l'espace de vingt ans que n'ont fait tous les siècles passés pour l'explication des phénomènes psychologiques. La philosophie spéculative a fait son temps. Il nous faut aujourd'hui des faits et non des systèmes. Nous pouvons croire à Dieu, aux Esprits, à la vie future, sans cesser pour cela d'être positivistes. Un fait, quel qu'il soit, doit, avant tout, être mis

dans la balance de l'expérience. Il doit être pesé, calculé, touché, obtenu plusieurs fois pour être admis sans conteste. Les phénomènes du spiritualisme doivent donc être, comme tous les autres phénomènes de la nature, soumis à l'analyse expérimentale. Les nouveaux théosophes n'ignorent point, sans doute, les exigences de la science moderne, et leurs chefs indiens font fausse route en voulant imiter, en plein dix-neuvième siècle, les mystères de Cérès, Eleusine ou ceux de l'ancre de Trophonius. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est d'ouvrir toute grande la porte de leur sanctuaire, et nous dévoiler une à une toutes leurs doctrines. Mais nous les prévenons d'avance que nous rejetterons toujours tout ce qui n'est pas d'accord avec la raison, tout ce qui répugne à la conscience humaine, et si, même, ils parviennent un jour à nous faire assister à l'annihilation du *moi* dans la nature la plus perverse, ils peuvent être sûrs que nous n'y croirons pas.

E. Rossi de GIUSTINIANI (à Smyrne).

Le Médium Rama Bai de Maharatta.

Tiré du *The Behan-Herald*, à Bankipore (Indoustan)

Nous lisons dans le « *Hindu Patriot* » que Rama Bai, de Maharatta, dont la beauté égale le savoir, vient de rendre visite à M. Tawney, à la chambre du Sénat. Le professeur Gough et le Pandit Mohesh Chandu Nyayaratna, de l'Université de Calcutta, ont assisté à l'entretien et ont été émerveillés de l'esprit de cette jeune fille. M. Tawney l'accueillit en ces termes (traduits du sanscrit-sloka le plus pur) : O toi ! qui par ton savoir as surpassé celui des pandits les plus célèbres, tu ne peux être un être humain, tu es venue d'en haut ; peut-être es-tu la véritable déesse de la science (*Sarawasti*) et as-tu pris la forme humaine pour enchanter les hommes. Quoique tu sois une simple « *Melecsha* » par la naissance, j'ai beaucoup entendu parler de tes hauts faits littéraires. Je ne puis te parler en vers parce que je ne possède pas le génie poétique, mais je te salue.

Rama Bai répondit en « sloka » composé « *ex tempore* », quelques paroles dont voici la traduction : Je ne suis qu'une pauvre fille et je ne prétends à aucun savoir. Je ne mérite pas les éloges qu'il vous a plu de m'adresser. Vous êtes instruits et sages et vos bienveillants compliments viennent du cœur. Je suis une humble adoratrice de la déesse de la science et je me considère comme amplement payée de ma démarche, puisque j'ai pu m'asseoir au milieu d'hommes de votre mérite et de votre renommée.

Le Pandit Nyayaratna proposa alors une thèse sur l'Université, M. Tawney une autre sur l'Impératrice des Indes, et en quelques minutes Rama Bai composa sur l'une et l'autre thèse deux poèmes merveilleux dont les sanscritistes présents admirèrent l'éclat et la profondeur.

Lundi dernier Rama Bai rendit visite à l'honorable Maharaja

Jotindra Mohun Tagore et soutint là encore, au milieu d'une assistance aussi nombreuse que choisie, différentes thèses avec la plus incomparable facilité.

Notre correspondant nous demande s'il n'y a pas lieu de supposer que Rama Bai soit un excellent médium ? Nous serions tentés de le croire.

Traduit par C. STEINER.

Revue générale du Spiritisme.

PIERREVERT. — M. Gallian nous écrit : Un Italien qui habite notre frontière française, comme ermite, nous raconta qu'un jeune homme de son pays étant venu en Provence pour chercher du travail, tomba malade et mourut à l'hôpital. L'ermite annonça cette triste nouvelle au père du jeune homme qui lui répondit aussitôt en demandant l'heure et le jour de la mort de son fils ; renseigné à ce sujet, il écrivit à l'ermite que, à l'heure et au jour indiqué, il avait vu son fils devant lui pendant qu'il fauchait du blé, que le jeune homme sans mot dire, reculait devant sa faux, et qu'il attendait d'être au bout de sa fauchée pour rompre le silence. Au bout de la fauchée le fils avait disparu. ce qui avait vivement intrigué le père. Il était, actuellement, assuré que l'Esprit de son fils était venu lui dire adieu.

Cet ermite est médium voyant et auditif ; un jour une table, sous nos mains, se mit à faire de tels soubresauts quelle faillit se briser, et il fit interrompre la séance car les mouvements du meuble se faisaient, nous dit-il, sous l'influence d'Esprits de la pire espèce dont il voyait les agissements et qui voulaient nous faire un mauvais parti. Il voit des personnages contemporains, morts dans ces derniers temps, les uns mitrés, les autres haut dignitaires, qui demandent des prières car ils sont des Esprits souffrants.

Des tables, sous nos mains, rejettent des ouvrages religieux tels que la bible, et ne rejettent pas les œuvres spirites telles que la Revue ; les mouvements quelles font, à cet effet, sont curieux à étudier.

DOUAI. — Notre ami, M. Jésuspret, nous annonce la mort corporelle de M. Jules Davril, notre frère en croyance ; il était homme de bien, dévoué à la cause et lui faisant une propagande active, médium de premier ordre ; dans le délire, il recommandait aux assistants, l'amour, le calme, la charité et la prière. A l'église où les parents non spirites ont amené son corps, M^{me} Jésuspret à du quitter plusieurs fois les chaises en forme de prie-Dieu devant lesquelles elles s'était mise, car des coups frappés avec force sur ces prie-Dieu attiraient l'attention de tous les assistants ; tremblante, elle a du se tenir debout. Le soir même, l'Esprit a confirmé la provenance de ces bruits ; il voulait prouver à M^{me} Jésuspret qu'il survivait à son corps et qu'il était présent pour ceux qui l'estimaient.

M. Jesupret nous écrit aussi qu'à Aniche (Nord), chez M. Dewerpe, il se produit des phénomènes remarquables d'apports, sur la table, en pleine lumière et pendant le sommeil du jeune Dewerpe. Pour s'expliquer à ce sujet, notre correspondant attend d'en avoir été le témoin ; en tout cas, ces faits corroboreraient les assertions du savant astronome Zöllner *au sujet* de la médiumnité du docteur Slade.

A LYON. — Notre ami, le capitaine Deprimos, habile magnétiseur qui, dans la mesure du possible, cherche à amener au spiritisme par le raisonnement et le bon sens les hommes de bonne volonté qui aiment l'étude, s'occupe de soulager ses semblables en développant sa faculté guérissante ; (c'est un homme d'une rare énergie qui pratique la charité spirite).

ALLEMAGNE. — M. le docteur Baugmarten a édité un volume intitulé : *La France contemporaine, les Français peints par eux-mêmes*, où se trouvent des vérités mélangées à de grandes erreurs ; M. Baugmarten a plus étudié la forme que le fond du caractère national des habitants de la France, et néanmoins son livre est bon à consulter ne fût-ce que pour se bien rendre compte de ce que l'on pense de nous à l'étranger.

Le docteur parle du spiritisme, du magnétisme, en homme qui a entendu parler de ces sciences importantes, en curieux, et non comme un investigateur sérieux ; il termine les 57 pages qu'il a consacrées à cette revue du spiritisme en France, en souhaitant que les efforts tentés par la Société scientifique d'études psychologiques, dans le but de bien définir la valeur des phénomènes magnétiques et spirites, soient couronnés de succès. Ce vœu s'accomplira, espérons-le. En somme l'influence de l'astronome Zöllner se sent dans cette œuvre nouvelle. In-8° de 400 pages, 6 fr.

PARIS. — M. Edouard-Marie Taillandier, avocat, ancien magistrat, vient de quitter son enveloppe corporelle ; il était frère de feu Saint-René Taillandier, académicien, et fut l'un des premiers initiés spirites, partisan convaincu du magnétisme et collaborateur fidèle de la *Revue magnétique*.

Il est mort subitement le 9 avril dernier, comme son père, d'une maladie de cœur ; il avait 63 ans. Bon, charitable, humain, il consolait et aidait les éprouvés de cette terre, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses ; homme de progrès moraux et intellectuels, il aidait toutes les créations nouvelles qui répondaient à cet ordre d'idées ; il a soutenu l'association des tailleurs de la rue Turbigo. Notre F. E. C. est parti avec l'estime et le respect de ceux qui l'ont connu, il viendra encore encourager ceux qui croient aux communications d'outre-tombe.

Jacotiste et Phalanstérien, conséquemment adepte de Fourier, de Cabet, de Proudhon, il étudiait la question sociale ; avant de mourir il relisait avec intérêt le magnétisme opposé à la médecine

par le baron du Potet ; il terminait un travail sur la magistrature lorsque le dégagement corporel l'a enlevé rapidement à sa famille, à ses nombreux amis.

CAYENNE. — Un abonné nous écrit que le dernier article de M^{me} Blavatsky, dans la Revue est très-fort : « Elle montre plus qu'une érudition remarquable, dit-il, elle est une personnalité supérieure. Il n'est pas mauvais que le public français soit enfin mis en présence de ces idées et phénomènes. Nous avons encore tout à faire dans l'ordre du *spiritisme scientifique*, ou *connaissance vraie de la nature*.

Il désirerait seulement qu'on soit plus courtois que les Anglais, et, de ce que les idées théosophiques sont nouvelles pour nous, qu'on ne les excommunie pas de suite ; c'est le procédé de Rome pour ce qu'elle ne comprend pas ou qui la blesse et ce ne peut être le nôtre. Il ne faut pas plus admettre trop tôt que refuser de même.

PRADES. — Pyrénées-Orientales. — M. J. nous écrit : Je me suis occupé d'une obsession lointaine, à Alger, qui a produit des circonstances remarquables, et qui, quoique adoucie, n'en dure pas moins encore. Aussi, plusieurs communications m'ont été dictées, avec la promesse que M^{me} Lovera en aurait le résumé avant l'arrivée de ma lettre à Marseille ; en effet cela est arrivé avec exactitude, et nous conservons notre correspondance qui établit ce fait important.

M^{me} D. est une nièce du père Lacordaire ; je lui disais un jour, que des curés avaient été obligés de servir des messes à des Esprits de prêtres disparus depuis longtemps et qui l'avaient exigé ; elle répondit que deux de ses oncles s'étaient beaucoup occupés de la question spirite ; une autre dame, femme d'un inspecteur général des forêts, ajouta que son mari avait reçu la même injonction et que l'une de ses tantes, âgée de 15 ans, était subitement enlevée du sol ; une force la faisait planer à un mètre de hauteur, en plein jour et au sortir de la messe ; on voulut la canoniser, et, devenue religieuse, elle mourut toute jeune au couvent.

ANGLETERRE. — REMARQUE DU R. W. R. POL... — « MONSIEUR. — M. le docteur G. Wylel nous dit, dans le *Spiritualist* du 24 janvier 1879, que M^{me} Blavatsky, qui a dernièrement quitté Londres pour Bombay, ressemble à une dame puissante qui a 55 ans ; M^{me} Blavatsky lui a dit avoir l'âge de 82 ans.

Or, cet auteur, écrit dans la Revue spirite d'octobre 1878, que les journaux lui donnent l'âge de 25, 60, 86, 92 et même 103 ans, et qu'elle n'a pas passé plus de 30 ans dans l'Inde, son âge réel, qui est le sien et s'oppose vivement à toute chronologie de fantaisie.

« Vraiment, Monsieur ; M^{me} Blavatsky est une personne mystérieuse. »

M^{me} Blavatsky a répondu par l'organe de notre Revue, exacte-

ment, comme le fit jadis l'une des plus grandes actrices de Paris qui avait un procès avec son directeur ; au tribunal, le président, — écho fidèle de tous les membres du parquet et du barreau, accourus à l'audience pour voir la célèbre beauté — lui demandait quel âge elle avait. M^{lle} X. répondait invariablement : *Ante an.* Après cette réponse renouvelée trois fois, le président ayant compris qu'une femme n'avait pas d'âge, surtout une actrice, ajouta en souriant : écrivez que Madame a 30 ans.

En effet, M^{me} Blavatsky, l'écrivain érudit, à l'esprit socratique, peut avoir de 25 à 100 ans.

Le savoir, le talent, ont toujours trente ans.

Concert donné par la Société scientifique d'études psychologiques

LE 6 MAI 1879.

Le comité de la Société remercie les artistes et les poètes qui lui ont prêté un concours si désintéressé pour le concert du 6 mai ; les 250 personnes qui les ont applaudis ne peuvent oublier cette belle soirée artistique et littéraire où chacun a rivalisé de talent. L'auditoire a rappelé tour à tour les artistes après l'exécution des morceaux qui composaient le programme.

M. *Louis Lacombe*, le grand pianiste, le célèbre compositeur, a bien voulu nous prêter son concours, nous jouer une *mazurka brillante de Chopin*, et l'une de ses œuvres magistrales : *Le Rossignol*, harmonie pour piano. M. Louis Lacombe a aussi accompagné M. *Genevois* (élève de M^{me} Louis Lacombe), qui, avec sa grande et magnifique voix de ténor, sa méthode irréprochable, nous a chanté : *Le Seigneur Nann et la Fée*, et *La Chasse*, air populaire des champs de la patrie, de Louis Lacombe ; l'auditoire a été émerveillé par la science du maître, par celle du ténor que l'opéra veut posséder ; le chanteur est ici digne du compositeur si connu, aimé de tous les amateurs de belle musique.

M^{lle} *Laurent*, professeur plein de distinction, accompagnée par le hautbois du théâtre des Italiens, M. *Garrimond*, a chanté avec sa belle et douce voix de contralto une mélodie suisse qui a ravi les assistants. M. Garrimond a ensuite joué un air de sa composition, pour piano et hautbois ; cet artiste éminent se sert en maître consommé de son instrument si ingrat, auquel il fait rendre des sons aussi doux que ceux d'une flûte ; il a excité l'admiration.

M^e *Boutin*, la belle cantatrice, avec une méthode sûre, une voix superbe, a chanté *l'Alleluia d'Amour*, les *Filles de Cadix*, la *Romanee de Faust*.

M^e *Julia Delepierre* a joué sur le violon, avec un brio étonnant, et une sûreté d'archet très-rare, la *grande Fantaisie sur ma Céline*.

M^{lle} *Dupuis* de l'Opéra-Comique, la toute gracieuse artiste, a chanté la *Romanee de Faust* avec une ampleur magistrale, un goût exquis, servis par une voix admirable.

Les trois baisers et *Vilanelle de feu d'amour*, poésies de M. Lionel Bonnemère, ont été dites avec charme par M. Richard du théâtre de Cluny ; le poète et son interprète ont reçu de chaleureuses ovations, bien méritées.

M. Maurice Douay a dit avec une science réelle l'une de ses poésies : *L'homme qui travaille aux champs et l'homme qui fait des statues*.

M. Haakman, jeune pianiste qui donne de brillantes espérances pour l'avenir, a joué plusieurs fantaisies dont il est l'auteur ; les connaisseurs écoutaient avec une satisfaction marquée le jeu si remarquable de cet artiste et l'originalité de ses compositions.

M^{lle} Charlotte Chambard a joué avec goût et savoir une fantaisie sur *Faust*, et un thème allemand pour piano ; les cantatrices, les chanteurs que cette pianiste a accompagnés, M^{lle} Toremberg, qui a chanté *l'air du Songe d'une Nuit d'été* en véritable artiste, et *l'air des Noces de Jeannette* ; M^{me} Noblet, soprani, qui a nuancé avec habileté *l'air de la reine Topaze* et celui *des Noces de Jeannette* ; M. Paliani, belle voix de basse qui a chanté, avec M^{lle} Thoremberg, le *Duo du Philtre*, ont été applaudis comme ils le méritaient.

La soirée a été close par une magnifique poésie, *Réverie royanaise*, dite par l'auteur, M. Camille Chaigneau.

Le piano à queue, de la maison Erard, était tenu par M. Lowenthal, l'habile et consciencieux accompagnateur, bien connu du tout Paris artiste.

Concert de M^{me} Georgina Weldon, 11 mai 1879

Donné au profit d'une Bonne-Œuvre, dans les salons de la Librairie scientifique.

Avant de chanter son programme si attrayant, M^{me} G. Weldon voulait donner des détails biographiques sur sa vie et mettre ses détracteurs à même de s'expliquer ; elles les avait convoqués par des lettres personnelles. Les représentants de la presse parisienne étaient aussi conviés à entendre les explications de M^{me} Weldon et celles de ses adversaires qui l'avaient calomniée ; ces derniers ont manqué au rendez-vous ; ils avaient porté leur plainte en haut lieu, et l'autorité, représentée par un commissaire de police, intervint et força l'artiste à ne point parler, la laissant libre de chanter à son gré. Respectant les lois du pays où elle était, M^{me} Weldon remit les détails biographiques à donner sur sa vie, au samedi 17 mai, dans une réunion privée tenue au restaurant de M. Georges Cochet, rue de Valois, 11, Palais-Royal.

Le 11 mai, avec sa voix de contralto si pure, si admirable par sa souplesse et sa justesse, la grande cantatrice a suivi son programme à la lettre, et prouvé l'art consommé qu'elle a acquis pour exprimer tous les sentiments, toutes les passions ; sa physionomie, si mobile, ses charmes naturels, sa mise simple et sans apprêts, étaient un attrait de plus pour ses auditeurs et ses amis. L'accueil qu'elle a reçu lui a prouvé combien la sympathie qu'elle inspire est grande. Nous la remercions vivement, et pour sa bonne œuvre, et

pour les jouissances vraies que donne son talent souple et multiple, intelligent et sévère.

PROGRAMME

Le Pays bienheureux, Gounod. — L'Ange et le Rayon, Urich.

BIONDINA

Opéra-solo en 2 parties, paroles de J.-L. Barbier, musique de Gounod.

Première partie, les Roses. — Deuxième partie, les Épines.

Première partie, 1. Prologue. — 2. La lettre. — 3. La rencontre. — 4. Timidité. — 5. Courage. — 6. Exaltation. — 7. La sérénade. — 8. Les fiançailles. — 9. Le jour des noces.

Deuxième partie, 10. Biondina malade. — 11. Biondina morte. — 12. Le Cimetière.

COMPOSITIONS MUSICALES DE M^{me} WELDON

Chansons d'enfants. — Le chant du passereau. — Le petit garçon et le nid de rouge-gorge. — Choses du soir.

3 ÉTUDES CARACTÉRISTIQUES INÉDITES POUR PIANO

A. Allegro en *la* bémol. — B. Presto en *ré* mineur. — Crescendo en *sol*, exécutés par l'auteur, M. L. HAAKMAN.

LE DÉMON DE LERMONTOF

Scènes de la Déclaration et du Serment, dites par M^{me} Nelly-Delvars, avec une science profonde de l'art dramatique, avec une voix sonore et agréable. Grand succès pour les trois artistes qui ont rempli la soirée.

A la demande générale, M. Camille Chaigneau a redit sa poésie : *Rêverie royanaise*, souvenirs de Royan.

Au 17 Mai, chez M. Cochet, devant une salle comble, où se trouvaient les reporters des principaux journaux de Paris, M^{me} Weldon a établi que, née d'une famille considérable en Angleterre, élevée à la Cour royale, elle jouissait, avant d'avoir connu M. Gounod, d'une grande considération, d'une réputation bien établie de cantatrice ; M. Weldon est lui-même haut placé, sa famille est honorée ; en somme, notre S. E. C. a prouvé, chiffres en main, que sa position et sa fortune étaient bien indépendantes de ses relations avec M. Gounod. Soit par des lettres de Gounod, soit par des lettres de M. Weldon, elle a établi ensuite que toutes les calomnies insérées dans les journaux français n'avaient pas le moindre fondement, et que pour se faire rendre plus tôt justice, elle eût dû conserver par devers elle, l'opéra de Polyeucte, composé chez elle ; c'eût été le moyen d'établir toute la vérité, dans un procès où les adversaires s'expliquent.

La conférencière a été spirituelle, mordante, incisive, avec une grande sobriété de gestes et de tons.

Grand succès pour elle, succès accentué par les mélodies qu'elle a admirablement chantées et nuancées en grande et belle artiste qui sent, qui a le feu sacré.

Discours de M. Melsen à l'anniversaire d'Allan Kardec.

Mes bons amis,

Comme l'an passé, les membres du groupe spirite « La Foi, l'Espérance et la Charité, » se sont donné rendez-vous pour rendre un respectueux hommage à Allan Kardec.

Nous ne voulons pas redire les justes éloges qui lui ont été adressés, mais simplement affirmer notre croyance publiquement, sans vanité ni faiblesse et dire à l'Esprit qui nous regarde et nous entend : « Maître, toujours sur la brèche, nous continuons ton œuvre dans la mesure de notre force, avec la persévérance donnée par la foi qui s'appuie sur les preuves que nous possédons.

Vous le savez, amis, notre groupe s'est donné la mission de guider les premiers pas des hommes de bonne volonté qui veulent connaître notre doctrine, sans distinction de condition, d'opinion ni de religion, et qui ont soif de lumière et de vérité.

Chaque année, nous constatons le succès toujours croissant de nos études ; nos débuts ont été modestes, et aujourd'hui nous ne suffisons plus à satisfaire nos nombreux visiteurs.

Beaucoup d'entre vous pourraient témoigner de la vérité de mes paroles, et avouer qu'ils ont eu chez nous la première preuve de la réalité des communications d'outre-tombe.

Heureux de ce succès, nous n'en tirons pas vanité ; nous le devons moins à notre persévérance qu'à la bienveillance inépuisable de nos guides spirituels et nous nous trouvons amplement récompensés de pouvoir dire au Maître : « Voici de nouveaux enfants enrôlés sous ta bannière ; » Allan Kardec nous trouvera toujours à l'œuvre, glanant patiemment notre gerbe dans les champs du spiritisme. A côté de notre devise « Amour et Charité, » il lira ces mots : « Fidèles, toujours fidèles ! »

Les communications des Esprits ne sont pas dus à l'imagination
des Médioms ou des assistants.

PREUVES PAR DES FAITS.

L'objection que comporte le titre ci-dessus est souvent faite aux spirites. Si l'on veut bien admettre que nous ne sommes pas des imposteurs effrontés, on n'a qu'à réfléchir sur les faits que je vais raconter, faits que, sur l'honneur, je déclare vrais et qui ne font que confirmer ce que les spirites disent et écrivent tous les jours. Les conditions dans lesquelles je me trouve placé doivent écarter tout soupçon de duperie à l'actif et au passif. Cela dit, je commence.

UN SAINT QUI N'EST PAS EN ODEUR DE SAINTETÉ CHEZ LES ESPRITS.

Un soir, un nouveau médium se présente dans notre groupe. L'esprit président lui dit : mon ami, prenez-garde à vous, car vous

êtes obsédé par un esprit fort dangereux; vous avez pour guide saint Pierre, apôtre, et vous évoquez seulement saint Pierre; or, il y a plusieurs esprits qui peuvent répondre à cet appel, car l'Eglise a canonisé plusieurs Pierre; celui qui vous obsède est de ce nombre et c'est un esprit des plus méchants et des plus dangereux. Dieu, pour vous punir de votre légèreté a permis cette obsession. Pour vous convaincre, évoquez saint Pierre d'Alcantara; je l'obligerai à se manifester et à se confesser à l'assistance. En effet, l'Esprit évoqué avoua son obsession et donna différents détails autobiographiques.

Il faut noter que tous, y compris les médiums, nous ignorions l'existence d'un saint Pierre d'Alcantara; c'était bien loin de connaître quelque chose de sa vie. Le lendemain j'allai, copie de la communication en main, consulter le dictionnaire Bouillet; je reconnus que tous les détails positifs donnés par l'Esprit étaient exacts. Il y en avait que je ne pus vérifier; ils étaient relatifs à une incarnation postérieure, comme prêtre à la cathédrale de Tours.

Que les incrédules expliquent cette révélation imprévue. Je suis parfaitement certain que personne d'entre nous ne soupçonnait l'existence de ce saint Pierre. Cela même nous déconcertait tous, car nous avons peine à comprendre qu'un pape, infallible par état, eût canonisé un aussi mauvais garnement. Il est vrai qu'à cette époque, en Espagne surtout, on avait sur la sainteté des idées reçues qui n'étaient pas celles du bon Dieu.

L'Esprit s'était manifesté et confessé malgré lui, preuve certaine de la puissance de notre président, lequel n'avait agi que dans l'intérêt de notre instruction. N'en déplaise à M. R., des esprits élevés peuvent donc forcer un esprit inférieur à se manifester. Ces esprits méchants n'ont d'action que sur les incarnés et seulement quand Dieu le permet. Autrement la vie terrestre ne serait pas tenable.

J'avais écrit le fait ci-dessus à plusieurs spirites. Saint Pierre d'Alcantara se vengea en me donnant plusieurs jours de violents maux de tête, qui, bien certainement, n'avaient pas une cause ordinaire.

Amand GRESLEZ.

Les perfections désirables. Dictées médianimiques.

Pascal est votre guide au point de vue philosophique.

Ecoutez quelques instructions :

Pour qu'un Esprit (tous les humains sont des Esprits incarnés dans un corps matériel) arrive à l'essence divine, il lui faut : 1° perfection intellectuelle ; 2° perfection morale. J'allais dire perfection matérielle, mais laissons pour le moment ce sujet de côté ; un autre de vos guides vous en parlera au sujet de la Mythologie grecque.

I	}	Lettres.		Philosophie, histoire.
PERFECTION		Sciences.		Sciences physiques et naturelles,
INTELLECTUELLE.		Arts.		mathématiques et psychologiques. Dessin, peinture, sculpture, musique.

Mes subdivisions ne sont pas encore assez nombreuses ; mais continuons. Admettez, et il faut l'admettre, que l'Esprit n'est parfait au point de vue intellectuel qu'après avoir perfectionné toutes les branches indiquées et d'autres. Cela suppose autant d'Esprits protecteurs et familiers que de parties distinctes. Celui qui a perfectionné l'une de ces parties mérite le titre de guide-familier. *La grande et délicieuse mission* (il est ici question du spiritisme sans doute), *soyez heureux vous tous qui la possédez !* Cela posé, et bien compris n'est-ce pas ? Vous voyez, mes chers amis, ce que Pascal est pour vous. Cet exemple suffit à l'intelligence de cette hiérarchie protectrice dont je viens de vous parler.

II	}	Dévouement.
PERFECTION MORALE.		Abnégation.
		Charité.
		Bienveillance.
		AMOUR.

Pour atteindre la perfection dans tous les sentiments, il faut du temps, du temps et des inspirateurs ! Supposez un être intellectuel complet, il faut ajouter à ce chef-d'œuvre intellectuel les perfections morales. Pour cela, un protecteur particulier ou des protecteurs particuliers choisis en raison des besoins sont nécessaires.

Pour le dévouement, par exemple, et ainsi pour tous les sentiments.

Et quand tous sont obtenus, il y a encore l'AMOUR, l'amour qui donne la vie à des êtres, l'amour qui enfante par l'ardeur de l'Esprit. Vous ne pouvez pas vous soustraire aux lois terrestres, mais Dieu distingue les enfants de l'amour des âmes de ceux qui sont le produit de l'amour des corps.

Ceux qui ont un Esprit supérieur pour guide, ceux surtout qui deviennent l'instrument d'un Esprit supérieur (1), jouissent d'une faveur qui leur impose de grands devoirs. Ils sont presque complets.

Le guide protecteur du groupe :

15 juillet 1878. — Médium, M^{lle} A. B.

(1) Nous pourrions citer Victor Hugo.

Ballade par l'Esprit Stop.

M^{me} Hugo d'Alesi poursuit toujours avec le même dévouement le cours des séances d'incarnation qu'elle donne tous les jeudis de quinzaine à la Société scientifique d'études psychologiques. Il en sera publié un compte rendu sommaire dans le prochain numéro

de la Revue ; en attendant voici une ballade qui a été dite dans la séance du 6 mars par l'esprit Stop incarné dans les organes du médium, et reproduite aussi exactement qu'il a été possible de la prendre au vol de la parole.

« Tout est muet, le castel semble désert, pas une lumière aux grandes fenêtres, pas une note de l'orchestre qui jadis faisait résonner les arceaux. Rien, tout est mort, tout est muet, tout est sinistre comme la tombe.

« Dans les grands appartements la belle châtelaine se promène sombre en robe de deuil ; un long voile couvre ses yeux, elle ne le relève jamais.

« Pourtant elle est encore belle la châtelaine.

« Jamais un visiteur ne soulève le marteau de la porte ; elle reste seule avec son désespoir, avec son ennui mortel.

« Pourtant sa fille a quinze ans ; pourtant, comme une jeune fleur qui s'épanouit, elle a besoin d'air et de lumière ; et seule, suivant pas à pas le vêtement de deuil de sa mère, l'enfant languit et se fane.

«Mais la châtelaine est toujours enfermée dans sa douleur.... Car il est mort celui qu'elle aimait, l'homme dans lequel elle avait mis toute sa joie, il est mort le châtelain dont elle était fière, il est mort l'époux, il est mort le maître, il est mort l'amant.

« Et la châtelaine, seule, isolée, marchait dans son château, sans prendre garde à la jeunesse de sa fille qui s'étiolait faute d'un peu de lumière.

« Mais un jour, quel changement ! Partout la joie, partout des fleurs ; de chaque fenêtre s'échappent des flammes, des lumières ; partout des lumières. Un orchestre fait entendre de délicieuses harmonies. Tout est splendide, tout est beau. Cent voitures stationnent devant la grande porte, les invités montent en foule, l'escalier est encombré de vases pleins de fleurs exotiques. On donne un bal. Qu'est-ce donc ?... La châtelaine sourit, et présente sa fille moins radieuse qu'elle. Tous les yeux sont épanouis ; plus de deuil. Aujourd'hui la joie est revenue au castel ; qu'est-ce donc ?

« Et la fête continue....

« Et quand tout le monde fut parti, et que la châtelaine fut rentrée dans sa chambre, son front rayonnait, car devant le foyer un homme était assis. L'absent était revenu, et l'esprit s'était fait chair pour consoler celle qu'il aimait.

« Et chaque soir, dans la chambre où ils s'étaient aimés, et où elle avait passé tant de nuits de désespoir, chaque soir le châtelain matérialisé prit place auprès de l'épouse, jusqu'à l'heure où celle-ci plus radieuse que jamais s'endormit pour ne plus se réveiller, jusqu'à l'heure où ils partirent ensemble pour s'aimer là-haut dans l'espace infini. »

Nécrologie.

MORT DE M. MOÏSE ASSUS.

11 mars 1879.

— Hier dimanche, à 10 heures, les membres du Consistoire israélite et nombre de personnes estimables de notre population algérienne accompagnaient à sa dernière demeure, un de nos vieux colons de la première heure, M. Moïse Assus, ancien chef de la nation israélite à Constantine et président du Consistoire de la même ville, qui s'était distingué par toute une vie de dévouement et de désintéressement, par un caractère sympathique et un jugement éclairé.

Après M. le grand Rabin et M. Elie, M. Nozeran, payeur-adjoint en retraite, ancien ami de M. Assus, a prononcé le discours suivant :

« Messieurs, »

« En inclinant nos fronts attristés sur cette tombe, nous ne devons point la laisser se refermer sans adresser un dernier et suprême adieu à l'homme de bien, à l'ami qui vient d'y descendre, tout en pensant que si la mort provoque des larmes et des regrets, elle laisse cependant pour dédommagement des souvenirs durables de dévouement, d'estime, d'honneur et de considération.

« Assus appartenait à une famille Israélite de Tunis ; après avoir fait ses études à Livourne (Italie), il alla à Marseille où il se fit connaître dans le commerce par son aptitude et son intelligence, mais surtout par son dévouement à soigner les cholériques en 1834 et 1835, mais ce qui doit le plus honorer sa mémoire, c'est son refus de la médaille d'or, que lui offraient les membres du Consistoire Israélite de cette ville, disant, dans sa modestie, que d'avoir rendu service à l'humanité, était sa plus belle récompense.

« Venu à Constantine, en Algérie, ses actes de bien comme président du Consistoire et chef de la nation Israélite le signalèrent à l'attention du maréchal Bugeaud, qui voulut, en 1844, lui décerner la croix de la Légion d'honneur en récompense des bons services rendus à ses coréligionnaires. Assus refusa encore cette distinction tant recherchée, témoignage admirable de sa modestie et de son dévouement sans bornes à l'égard de ses semblables.

« Durant plusieurs années passées à Philippeville et en dernier lieu à Alger, Assus, on peut le dire, au milieu des tracas, des affaires commerciales et des divers emplois qu'il a occupés, a toujours su concilier ses devoirs d'honnête homme, avec la rude épreuve qu'il lui a été donné de subir dans les luttes et vicissitudes de la vie.

« Doué de grandes aptitudes au travail, plein d'activité, de courage et d'abnégation ; homme d'expérience et de bon conseil, au

jugement sage et éclairé, d'une intégrité patriarcale, caractère doux, sympathique, humble d'esprit et de cœur, enseignant par l'exemple, dévoué pour tous, il sut mieux que bien d'autres comprendre qu'au milieu des quatre cultes différents qui existent en Algérie, il n'y a qu'une seule religion qui les renferme toutes : celle de la charité dont il fut le fervent apôtre.

« Oui, avant que cette fosse ouverte ne ravisse à jamais notre ami, notre frère tant regretté, nous pouvons l'affirmer, et cela fait son plus bel éloge : pour lui, en dehors de tout préjugé religieux : » Israélites, Musulmans, Protestants et Catholiques n'étaient à ses yeux que des frères, que les enfants d'une même famille sous le regard d'un même père : Dieu !

Hélas ! une maladie rapide et inattendue devait venir mettre un terme à une vie si bien remplie.

En disant adieu à cet homme de bien, pénétrons-nous bien de cette pensée que la mort n'est pas l'éternelle absence, que nous revivons plus libres et plus heureux au-delà du tombeau dans une rédemption radieuse.

« Consolons-nous donc, et, en adressant une prière à celui qui n'est plus, raffermissons-nous dans cette espérance, que nous retrouverons un peu plus tôt, un peu plus tard, ceux que nous avons aimés, estimés et vénérés sur la terre; que nous nous réunirons à eux de l'autre côté de ce rideau qui pendant notre vie corporelle nous cache les merveilleux, les éblouissants mystères de nos existences futures, existences infinies, variées comme la puissance divine dont elles émanent.

« La mort pour nous n'est donc qu'une reconnaissance.

« C'est le calme après la tempête.

« Adieu, Assus ! toi dont la lutte, le dévouement, la douleur, le sacrifice ont grandi l'âme, toi, dont la foi morale, ne s'est jamais démentie dans une autre existence au delà de cette terre de souffrance et d'expiation. Puissent l'amitié et les regrets de ceux qui t'ont connu porter un peu de calme et de consolation à ta famille en pleurs, à ta veuve désolée !

« Adieu, âme sainte et bonne, esprit intègre, monte vers un monde meilleur où Dieu récompense l'honneur et la vertu !

« Au revoir dans l'éternité ! »

Discours prononcé par M. l'échevin Maryssael sur la tombe de son collègue Marion,
le 13 février 1879.

Tiré du journal le *De Rots*, à Ostende (Belgique).

« Si l'on considère la vie comme la résultante de diverses forces régies par une loi générale; si, à l'exemple de certains philosophes, on n'admet rien en deçà, ni au-delà de cette vie, limitant l'existence de l'homme à son passage éphémère sur cette terre, il n'y aurait dans la triste circonstance où nous nous trouvons, aucune

mission à remplir, aucun but à atteindre. Les derniers devoirs rendus à un ami, à un collègue, à un homme de bien, n'auraient d'autre portée que la constatation de sa disparition de la scène du monde, après un court séjour parmi nous.

Nos hommages s'adresseraient à un corps inerte, à une matière en décomposition. Nous n'aurions rien à mettre en cause, pour les actes de l'existence qui viendrait de s'éteindre, rien pour le passé; nous n'aurions rien à espérer de l'avenir: nos vœux pour la participation du défunt au développement du progrès social seraient un non sens.

Assurément, Messieurs, ce n'est point l'enveloppe matérielle, fragile, périssable, sujette à la décomposition, ce ne sont point les éléments qui constituent ce corps, que nous pouvons soumettre au jugement de l'opinion publique.

En dehors de cette matière, notre conscience nous montre l'âme, l'âme qui a constitué l'homme que nous regrettons et qui continue son existence après la mort du corps.

C'est à cette âme, qui nous voit réunis autour de cette fosse, c'est à cette âme qui nous entend et apprécie la sincérité de nos sentiments, que nous adressons en ce moment notre reconnaissance pour le devoir accompli. Elle saura juger si les actes que nous posons, sont conformes à sa volonté, à ses aspirations.

Aucune solidarité ne subsiste entre la dépouille ici présente et l'âme survivante: l'âme est dégagée, elle a quitté les organes qu'elle animait; elle est une entité complète, appelée à progresser moralement, en remplissant la mission que le Créateur lui a assignée. Pour l'éternité elle suivra les étapes diverses que Dieu lui prescrira, comme elle les a suivies jusqu'à présent. Elle préexistait à l'existence que nous avons connue, et elle continuera à exister et à obéir aux ordres de Dieu, son Créateur.

L'âme de l'ami, du collègue enlevé si prématurément à notre affection, se soumet en toute confiance au jugement des frères et amis, des concitoyens qu'elle vient de quitter.

Elle peut se dresser devant nous dans sa pureté, dans son intégrité, car elle n'a jamais fléchi sous la pression égoïste. Elle a combattu, et toujours combattu l'iniquité et l'injustice, n'ayant pour se défendre que la loyauté de ses intentions et le bon droit. Cette âme, fortement trempée, a constamment tenu tête à ses adversaires.

Dédaignant les attaques insensées, de sources inconnues, notre ami passait sous silence les dénigrations les plus perfides en y opposant uniquement sa droiture et la générosité de son caractère.

Il se rappelait les préceptes du Christ et s'appliquait à les pratiquer. Il se guidait sur les inspirations de sa conscience, la seule émanation directe que le Créateur a placée dans l'homme. « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. » C'était sa ligne de conduite. Il ne s'en est jamais départi. Tous les actes de sa vie sont frappés au coin de la justice et de la morale. »

NOTA. — A Ostende, nos amis se désincarnent cette année, avec une persistance qui nous affligerait, si nous ne savions que les rangs se comblent vite, et que, les Esprits disparus pour la terre deviennent les plus vigoureux champions de *la Cause* dans l'erraticité.

Ainsi, à peine M. l'échevin Maryssael a-t-il dit adieu à son collègue Marion, que M. Dufour, commandant du port à Ostende, est obligé, le 5 avril, de faire un discours, et pour qui ? pour sa compagne bien-aimée ; il a prononcé des paroles généreuses, touchantes, instructives, et le 8 avril, le même colonel Dufour, parlait sur la tombe de *Madame Maryssael*, femme de l'échevin. M. Dossaer a lu sur la tombe de ces deux dames vénérées, les prières spirites, qu'il a fait suivre de bien belles paroles, et de la communication donnée le jour de l'enterrement de son corps par l'Esprit de Madame Maryssael. Nous reparlerons de ces cérémonies religieuses où les hommes les plus considérés de la ville d'Ostende affirment leur foi dans le Spiritisme, au grand désespoir des sectaires religieux.

MADAME VEUVE DRESSEL, de Lyon, a passé de ce monde dans l'autre ; elle a beaucoup souffert pendant une douzaine de jours ; depuis longtemps elle était dans un état maladif : elle était chef de groupe, vous le savez.

Foncièrement spirite, quoique illettrée, elle ne craignait pas de voir se détourner sa clientèle et vendait tout autant, car, ce qu'elle perdait d'un côté, se réparait largement par d'autres acheteurs. Elle était généreuse et partageait avec les déshérités, les éprouvés, et ses amis étaient nombreux.

Votre Serviteur et F. E. C.

DÉPRÈLE, chef de Groupe, à Lyon.

Bibliographie.

L'éditeur des œuvres d'Allan Kardec, en langue allemande, nous prévient que le livre des médiums, annoncé dans la Revue spirite du mois de mai dernier, au prix de 5 francs, ne pourra paraître que dans cinq ou six mois.

Nous devons prévenir nos lecteurs, qu'une fort mauvaise traduction de cet ouvrage se vend 10 francs en Allemagne ; l'éditeur n'ayant pas rempli les conditions qui lui avaient été imposées, de soumettre le manuscrit à notre approbation, nous avons été obligés de lui retirer la permission de traduction, le 15 mars dernier, et de prendre des mesures efficaces pour sauvegarder l'œuvre du maître Allan Kardec.

Une mauvaise traduction dénature la pensée d'un auteur, elle la rend impossible pour qui sait lire et penser ; il ne s'agit pas seulement d'être honnête et d'avoir de la bonne volonté, il faut savoir traduire, ce qui est une œuvre difficile et délicate.

Il vient d'être déposé à la Librairie des Sciences psychologiques un petit livre de 170 pages, dont nous recommandons l'achat aux

incrédules ainsi qu'à nos lecteurs de la Revue. Il a pour titre : « GROUPE DUPUIS ». On y verra les progrès du spiritisme en Belgique et la polémique intelligente et courageuse qu'il engage et soutient avec ses aveugles ennemis. Chacun de nos groupes devrait acheter ce livre et le lire à haute voix dans ses réunions intimes.

M. Dupuis était un docteur qui, laissant tout pour se livrer à l'étude de la doctrine spirite si bien faite pour enthousiasmer les belles âmes, fonda à Ostende le journal spirite « *Le Galiléen* », consacra la fin de ses jours à répandre la « bonne nouvelle », à guérir gratuitement les malades. Il mourut, au milieu de ses nombreux amis, l'esprit calme et sans crainte, en prononçant ces simples et dernières paroles : « *Mon Dieu, pardonnez-moi, car je vous aime.* »

A sa mort, on fonda à Ostende le groupe qui prit son nom, manière délicate de rendre hommage à la mémoire d'un homme de bien ; l'Esprit désincarné de Dupuis vint se communiquer à ses amis.

Ce livre est divisé en deux parties. Dans la première, on trouve une série de communications d'outre-tombe. La seconde, est la réunion de quelques lettres publiées dans un journal politique d'Ostende ; c'est la défense faite avec esprit et avec entrain de la doctrine spirite. Nos aveugles ennemis, que nous accusons à bon droit d'être la cause du matérialisme qui envahit les pays chrétiens, n'y sont pas ménagés.

Le Livre est le grand agent divulgateur et régénérateur à condition qu'il est bon. Il faut lire beaucoup et nos frères savent bien que ce n'est point dans nos bibliothèques qu'ils trouveront les livres inutiles ou malsains qui démoralisent. Nous les engageons à lire ce petit ouvrage, s'adresser à M. Mertian, hôtel Mertian, Ostende.

René CAILLIÉ.

M. DUNEAU, chef de groupe, avenue des Termes, 104, prévient les Spirites qui ne peuvent assister aux séances qui ont lieu tous les jours et le soir, qu'il les recevra chez lui, le dimanche, à son groupe *Spirito-magnétique*; les séances ont lieu de 2 heures à 5 heures de l'après-midi. Il y convie tous nos Frères de la Banlieue et de Paris, désireux comme lui de continuer la propagation de la doctrine spirite, et auxquels il promet un cordial accueil.

LA RÉPUBLIQUE NATURALISTE ; lettre à M. Emile Zola, par Eugène Nus, 50 centimes, réponse pleine d'humour, de verve et de haute raison, au Naturalisme de E. Zola.

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue Dombasle, 54. — Maison à Tours.